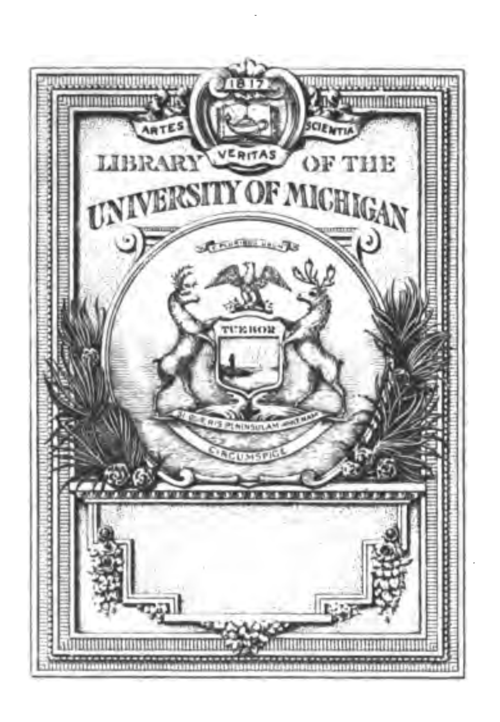

A 3 9015 00368 241 9
University of Michigan – BUHR


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVER
VERVM GAVDIVM
PAVL GAVDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XIV.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇOIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire :

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, Nº 14.
1810.

LE

BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE,

PAR BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1775.

NOTICE
SUR BEAUMARCHAIS.

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS naquit à Paris le 24 janvier 1732. Son père étoit horloger, et il le fut d'abord lui-même, sous le nom de Caron, qui étoit celui de sa famille.

Nul auteur ne mena une vie plus agitée. Tout le monde a entendu parler de ses procès, et ses mémoires, qui viennent d'être réimprimés, l'ont rendu bien autrement célèbre que son théâtre : mais c'est à parler de ce dernier que nous devons nous borner. On y trouve cinq pièces composées pour le Théâtre François.

EUGÉNIE, drame en cinq actes, en prose, parut pour la première fois, le 29 janv. 1767, et fut joué seize fois avec succès.

LES DEUX AMIS, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 13 janvier 1770, fut donné douze fois.

LE BARBIER DE SÉVILLE, comédie jouée d'abord en cinq actes, et réduite depuis à quatre, fut donnée, pour la première fois, le 23 février 1775. Elle eut alors treize représentations. On la revoit toujours avec plaisir.

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO, comédie en cinq actes, en prose, plus connue sous ce dernier titre, parut, pour la première fois, le 27 avril 1784. Elle fut jouée soixante-treize fois de suite. Une indisposition d'acteur en fit alors suspendre les représentations; elles furent bientôt continuées et allèrent au-delà de cent.

L'AUTRE TARTUFE, OU LA MÈRE COUPABLE, drame en cinq actes, en prose, avoit été joué le 26 juin 1792 au théâtre du Marais; mais l'auteur, sur la demande des acteurs du Théâtre François, la leur fit représenter le 5 mars 1797.

Beaumarchais fut honoré, pendant sa vie, de la protection de personnages puissants et respectables. Il se vit en butte à toutes sortes de peines, et comblé de succès en tous genres; il a laissé le public incertain de l'idée qu'il devoit

se faire de cet homme extraordinaire. Il mourut dans la nuit du 17 au 18 mai 1799, d'une apoplexie qui le frappa au milieu de son sommeil.

PERSONNAGES.

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

Le comte Almaviva, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paroît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

Bartholo, médecin, tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

Rosine, jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo; habillée à l'espagnole.

Figaro, barbier de Séville; en habit de major espagnol. La tête couverte d'une rescille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie, attaché fort lâche à son cou; gilet et haut-de-chausse de satin,

avec des boutons et boutonnières frangés d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine; chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

Plusieurs alguazils et valets avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE I.

LE COMTE, *seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe, il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai

jamais parlé, il me prendroit pour un espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais, quoi ! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles ? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même ! et si je pouvois m'assurer sous ce déguisement.... Au diable l'importun.

SCÈNE II.

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban ; il chantonne gaîment, un papier et un crayon à la main.*

BANISSONS le chagrin,
Il nous consume.
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume ;
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivroit comme un sot,
Et mourroit bientôt ;

Jusque-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur....

Eh! non, ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent.... mon cœur.

Dit-on, se partagent?..... Eh! mon Dieu! nos faiseurs d'opéras comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une.... est ma maîtresse,
L'autre....

Eh! parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro!... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé; cet air altier et noble....

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud, si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnoissance....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien! cet emploi?

FIGARO.

Le ministre ayant égard à la recommandation de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début.

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendois

souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi.

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances:

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire, assez joliment des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment...... J'ai cru que c'étoit elle.... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

(*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains..... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale, monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais, si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux évènements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là: aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère, et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux ! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE.

(La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

COMME le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement....

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre [1]!

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh! euh! les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopedie et les drames....

ROSINE, *le papier lui échappe et tombe dans la rue.*

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur, ma chanson; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi! l'on tient ce qu'on tient.

(Il quitte le balcon.)

ROSINE *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

S't, S't; (*le comte paroît*) ramassez vite et sau-

---

[1] Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

vez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

BARTHOLO *sort de la maison, et cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paroissant au balcon.*

Rentrez, signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la précaution inutile!

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité; sitôt « que mon tuteur sera sorti, chantez indifférem- « ment sur l'air connu de ces couplets, quelque « chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les « intentions de celui qui paroît s'attacher si obsti- « nément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! ah! Oh! ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases....

FIGARO.

Moi jaser! je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!.... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter : elle n'est encore que sa pupille; mais bientôt...

LE COMTE, *vivement*.

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étois résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets; et je la

trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furète, et gronde, et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai ! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah! ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es son locataire ?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvoit écarter tous les surveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat!

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement : il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah ! oui. Moi ! Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin.

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'est-ce pas ici la maison....

LE COMTE.

Fi donc ! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V.

LE COMTE *et* FIGARO, *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain : et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de

venir à bout, monseigneur.... (*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas? « chantez indifférem« ment; » c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez.... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit.... et prenez ma guitare.

LE COMTE

Que veux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal!

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépisté.

(Figaro se colle au mur sous le balcon.)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

Premier couplet.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître;
Plus inconnu, j'osai vous adorer :
En me nommant, que pourrois-je espérer?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! courage, monseigneur.

LE COMTE.

Deuxième couplet.

Je suis Lindor, ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier;
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune!

FIGARO.

Et comment diable! je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

Troisième couplet.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;

Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ! ma foi ! pour celui-ci.... (*Il s'approche, et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en dedans, chante.*

AIR : *Du maître en droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment...

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah ! la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. « Tout me dit que Lindor est charmant. » Que de grâces ! que d'esprit !

FIGARO.

Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine..... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

M. Figaro? Je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom.... tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement*.

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles.

Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitare?

FIGARO *revient.*

J'oublie ma guitare! Moi, je suis donc fou?

(Il s'en va.)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *consilio manuque*, FIGARO. *(Il s'enfuit.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I.

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.*

MARCELINE est malade; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot ni faire un pas dont il ne devine sur-le-champ l'intention.... Ah! Lindor! (*Elle cachète la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au barbier Figaro. C'est un bon-homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment!

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

AH! M. Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, M. Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout-à-fait bien, je vous assure. Il se nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien; mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, M. Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*Haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, M. Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! et vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, M. Figaro? je suis discrète; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, *la regardant finiment.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE.

Qui reste en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue, peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent! Et cette personne est?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit, je ne pourrois plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?...

FIGARO.

Du docteur Bartholo; oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah! M. Figaro!... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, M. Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame; quand on cède à la peur du mal, on ressent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh! madame, amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix: amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce: et pour moi, si j'étois femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais, en la lui donnant, dites-lui.... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré [1] de sa passion, moi qui n'y ai que voir.

---

[1] Le mot *enfiévré*, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir : mais, M. Figaro!....

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*A part, en montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III.

ROSINE, *seule.*

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied, et prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colère.*

Ah! malédiction, l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant?..

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcoti-

que à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte! Et personne à l'anti-chambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher? Oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! Le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu... que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne seroit peut-être pas si mal.... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarre-

rie des femmes? et combien j'en ai vu de ces vertus à principes!..

ROSINE, *en colère.*

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi?.... pourquoi?.... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier.

ROSINE, *outrée.*

Eh bien! oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable: et puissiez-vous en mourir de dépit!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BARTHOLO, *seul.*

OH! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Éveillé? l'Éveillé maudit!

SCÈNE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAH, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étois... ah, aah, ah..

BARTHOLO.

A machiner quelque espièglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu; puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl.... Ah! ah! aah....

BARTHOLO, *le contrefaisant.*

Rien qu'en l'entendant.... Où est donc ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ, LA JEUNESSE.

(La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois.... dans un moment! (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc M. Figaro? Aah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... je m'entends!...

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh! mais, monsieur, y a-t-il.... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi! quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA-JEUNESSE.

Ah! monsieur, je vous jure que sans mademoiselle, il n'y auroit.... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison.

(*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier....

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, *caché dans le cabinet, paroît de temps en temps, et les écoute.*

BARTHOLO *continue.*

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde; et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé..

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier au dire d'experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme.

BAZILE.

La calomnie, monsieur? Vous ne savez guère

ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse!.. D'abord un bruit léger, rasant le sol de la terre, comme l'hirondelle avant l'orage; *pianissimo* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné : telle bouche le recueille, et *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche, il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisteroit?

BARTHOLO.

Mais, quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce *piano crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine

avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui ; mais vous avez lésiné sur les frais ; et, dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne aujourd'hui ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagnant.*

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant : mais un Bazile, il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCÈNE X.

ROSINE, *accourant;* FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, M. Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert....

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, M. Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux

pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(Figaro s'enfuit.)

SCÈNE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce barbier avoit de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh! de qui? De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve!... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et

l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier, où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécile!....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve; comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part.*

Cet homme a un instinct de jalousie... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougiroit pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise;* mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

(Le comte, en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : *Réveillons-la, etc.*

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE *chante*, réveillons-la, *et s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (*A Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo.

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau, je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*A Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle! Rentrez donc, Rosine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte, qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Air : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe potte et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,

Tous les appétits destructeurs,
Enfin la perle des docteurs. [1]

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire? Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah! fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal....

LE COMTE.

Air : *Vive le vin.*

(Sans chanter.)

Non, docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

---

[1] Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plaît.

(En chantant.)

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah! docteur! Pour un docteur d'esprit.... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous lâchez des épigrammes, l'amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc! il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le soldat, ne vous emportez point, de grâce. (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne....

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie.... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais, s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement.... Mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal-des-logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bartholo « recevra, nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, « dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien! ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal-des-logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah! ah! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Décamper! Si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi! Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(Il s'approche.)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme ?

BARTHOLO.

Eh quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel ; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous « ont été rendus... »

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez ?

LE COMTE.

Bataille ? Ah ! volontiers, bataille ! c'est mon métier, à moi ; *(montrant son pistolet de ceinture)* et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame ?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille : figurez-vous *(poussant le docteur)* d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. *(A Rosine, en lui montrant la lettre.)* Sortez le mouchoir. *(Il crache à terre.)* Voilà le ravin, cela s'entend.

(Rosine tire son mouchoir ; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.)

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah! ah!..

LE COMTE *la reprend et dit :*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche ?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter! papa, chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?..

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. *(Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)*

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien! je sors : adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de chose pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah! ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme ?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant : mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah ! ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (*Elle fait l'échange et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.*)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! madame!...

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.*

Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part :*

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.*

Infortunée! ah!

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part :*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs.... produit ces affections spasmodiques.

(*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part.*

O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue! (*Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah!..

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre : fort bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien de billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts; et tu me vois à tes pieds prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO *se retire.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied; n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah! comme tu serois heureuse!

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ROSINE, *le regardant aller.*

Ah! Lindor! il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. *(Elle lit et s'écrie :)* Ah!... j'ai lu trop

tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur ; j'en avois une si bonne ! je l'ai laissé échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Oh ! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BARTHOLO, *seul et désolé.*

QUELLE humeur! quelle humeur! Elle paroissoit apaisée... là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile? Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCÈNE II.

BARTHOLO, LE COMTE *en bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié..

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

..... Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! je le sais; au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*Haut.*) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

Oh diable! (*Haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé, marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO, *à part.*

C'est quelque fripon. (*Haut.*) Eh non! monsieur le mystérieux, parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, *à part.*

Maudit vieillard! (*Haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restoit à la grande place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Étoit en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure. Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses....

BARTHOLO.

Ah mon dieu! je les prends bien : mais ne vous est-il pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges.... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! avez-vous la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur: mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent, il faudra m'enfuir: autant vaudroit n'être pas venu.... La lui montrer.... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître!

BARTHOLO *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*A part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et « votre état. » Ah! la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et, s'il le faut, (*plus mystérieusement*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile. Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de don Bazile : mais comment faire ? il est tard..... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire : mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie : si elle va se douter ?..

BARTHOLO.

Présenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible : mais, quand elle ne feroit que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif ? Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat et gauche; et il a des yeux!.. Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Écoutons.... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère simulée.*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Écoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: si je chante ce soir!... Où donc est-il ce maître que

vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner son compte et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah!..

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon dieu, monsieur.... Ah! mon dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! seigneur Alonzo.

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah!..

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah! Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (*A Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grâce! (*A Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si

loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui; c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la précaution inutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis long-temps, goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE, *chante.*

[1] Quand dans la plaine,
L'amour ramène
Le printemps,
Si chéri des amants ;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.

---

[1] Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la comédie françoise y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce, et du plaisir que leur fera le morceau.

On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente;
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

Même air.

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant,
Où son amant l'attend.
Par cette ruse
L'amour l'abuse;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;

La pauvrette
S'inquiète ;
De sa retraite,
Lindor la guette ;
Elle s'avance ;
Lindor s'élance ;
Il vient de l'embrasser :
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'apaise.

Petite reprise.

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage ;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême...
..... De voiler leur transport ;
Mais quand on s'aime,
La gène ajoute encor
Au plaisir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit et finit même par lui*

couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est toute entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes....

(Il se lève et pousse le fauteuil.)

ROSINE, *bas, au comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies, que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant; hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans

ma jeunesse, et que chacun retenoit facilement. J'en savois autrefois... Par exemple...

(*Pendant la ritournelle, il cherche, en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?...

(*Au comte, en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah! ah! ah! ah! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah! ah! ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V.

FIGARO, *dans le fond;* ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tircis.

(*Apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, *saluant.*

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part, au comte.*) Bravo! monseigneur.

(*Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande....

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui.

FIGARO.

Je leur dirai... Eh! parbleu! je dirai à celui qui éternue, *Dieu vous bénisse;* et *va te coucher* à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment, non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule, et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!.. On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu, comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, M. Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avois perdu tout cela de vue.... Oh! excellents, madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas. Vous faites-là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO, *lui tournant le dos.*

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu! je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant....

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu! monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. eh, mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? Pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas, au comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*Haut.*) Allons, l'Éveillé? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas dans votre chambre? (*Bas, au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs et dit par réflexion:*

Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas, au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah ! que nous l'avons manqué belle ! il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant, à part.*

Bon ! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*A Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste ! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes ! (*A part, en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protège l'innocence !

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse éte en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse. Et ma leçon?

(Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc? Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire!... *(Il court dehors.)*

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah! Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé....

SCÈNE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! l'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée, à part.*

Don Bazile!...

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suite? En vérité, le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, et s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo?...

FIGARO, *frappant du pied.*

Eh quoi! toujours des acrocs? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part, à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon élève!... (*Bas.*) Je venois pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais; taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment.

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas, à Bazile.*

Hum ! grand escogrif ! Il est sourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien ! Bazile, votre homme de loi ?

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot : dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi ?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, *impatienté.*

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Vous avez raison. (*A Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met, à part, une bourse dans la main.*

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bonsoir, M. Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien; et sans cette bourse....

TOUS.

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bonsoir donc, bonsoir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCÈNE XII.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

CET homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul? Ce que c'est que de nous! (*A Bartholo.*) Ah! çà, vous décidez-vous, cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très loin du comte, et lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche, et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danse, on

vous passeroit d'y regarder; mais du chant!.. Ahi! ahi!

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(Il rapproche sa tête.)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment, et va derrière les amants écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin, pour avertir.*

Hem!.. hem!..

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!..

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Com-

ment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colère me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme....

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou...

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

JE suis fou! Infâmes suborneurs! Émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous!... Je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre.... et me soutenir effron-

tément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola! quelqu'un.... Ah! j'oublie que je n'ai personne.... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! Il y a de quoi perdre l'esprit!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravé dans le recueil de la Musique du Barbier.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre est obscur.)

BARTHOLO; DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoissez pas? Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte : mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais, à propos de ce présent, eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; et, dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paroît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations : mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est, qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents?

BAZILE.

Eh! eh! monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE.

Impossible; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot; que diable!

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez?..

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire : qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II.

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point. Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah! Lindor, si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *tenant de la lumière.*

Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? n'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain, je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grâce.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO, *lui montrant sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre ?

ROSINE, *la reconnoissant.*

Ah! grands dieux!...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami, écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva....

ROSINE, *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce comte! Aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule ; mais apprenez dans quel piége on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout,

apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, élève supposé de Bazile, qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du comte, alloit vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!.... quoi! Lindor!.... quoi! ce jeune homme!...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah! quelle indignité!... Il en sera puni. Monsieur, vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout; ô ciel! suis-je assez humiliée! Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par

cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah! les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah! monsieur, et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison : je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés; et compte que mon amour te dédommagera.

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*A part.*) Ah! je m'en punis assez.

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROSINE, *seule.*

Son amour me dédommagera!... Malheureuse! (*Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Fi-

gure noble! air doux! une voix si tendre!... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah! malheureuse! malheureuse!..... Ciel! on ouvre la jalousie. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui; mais pour un confident?.... Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe; l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité*.

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.

LE COMTE.

La voici... Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très composé.*

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelqu'asile que vous choisissiez, je jure mon honneur....

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE.

Vous, Rosine, la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!....

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine, je vous adore.

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... tu m'adores!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais, avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimois, apprends que je faisois mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE *vivement.*

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah! Rosine, il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah !..

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu ! qu'elle est belle !

ROSINE.

Ah ! Lindor !... Ah ! monsieur, que je suis coupable ! j'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine ?

ROSINE.

Ne voyez que ma punition. J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah ! Lindor, le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée !

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur, on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte avec frayeur.*

Ah! Lindor...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard !..

ROSINE.

Non, non, grâce pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'aperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami?..

BAZILE.

Par quel accident, messieurs?..

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit chez le barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son excellence monsieur le comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur; ne confondons point : voici le vôtre; et c'est ici celui du seigneur Bartholo avec la signora.... Rosine aussi. Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin.

(Ils signent.)

BAZILE.

Mais, votre excellence..... je ne comprends pas.....

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant. Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!..

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, LE NOTAIRE, DON BAZILE, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile: il crie en prenant le notaire à la gorge.*

Rosine avec ces fripons! arrêtez tout le monde J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! don Bazile, eh comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de son excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela..... Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de votre excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce

qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le comte lui-même, docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme : à ce titre, qui nous honore également, prétend-t-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois, et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement : et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE.

Quel guêpier ? ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste ; et oui, vous reste.

BARTHOLO.

Eh ! laissez-moi donc en repos, Bazile ; vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi. A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine ? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! monseigneur ; ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler, à bon droit, la *Précaution inutile*.

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE.

F.F.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE,

PAR BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Vaud. de la pièce.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS
DE LA PIÈCE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là* les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié : mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement du premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrième actes, est une lévite commode, et nul ornement sur la tête : elle est chez elle et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

Figaro. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaîté et de saillies, surtout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et qui pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

Suzanne. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaîté presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices.

Son vêtement des quatre premiers actes, est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

Marceline est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée, à la hauteur très morale qui suit la reconnoissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête,

Antonio ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

Fanchette est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

Chérubin. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, et tout entier à chaque évènement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement au premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième

acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans *le Barbier de Séville*; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans *le Barbier de Séville*. Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille, ou rabat espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER OU ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches

pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une récille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

Placement des acteurs.

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en note à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de société.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.

LA COMTESSE, sa femme.

FIGARO, valet-de-chambre du comte et concierge du château.

SUZANNE, première camariste de la comtesse, et fiancée de Figaro.

MARCELINE, femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne, et père de Fanchette

FANCHETTE, fille d'Antonio.

CHÉRUBIN, premier page du comte.

BARTHOLO, médecin de Séville.

BAZILE, maître de clavecin de la comtesse.

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège.

DOUBLEMAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.

UN HUISSIER AUDIENCIER.

GRIPE-SOLEIL, jeune pastoureau.

UNE JEUNE BERGÈRE.

PÉDRILLE, piqueur du comte.

Personnages muets.

Troupe de valets.

Troupe de paysannes.

Troupe de paysans.

La scène est au château d'Aguas Frescas, à trois lieues de Séville.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE I.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO, *lui prenant les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE, *se retirant.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit, que monseigneur nous donne, aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi, je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien: mais, quand il aura tinté le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a, bon dieu?

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement

ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant léçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moëlle épinière à quelqu'un....

SUZANNE.

Tu croyois, bon garçon, que cette dot qu'on me donne, étoit pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste.

FIGARO.

Je le sais tellement, que, si monsieur le comte,

en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter, en secret, aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise; et mon front fertilisé....

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas.

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *riant.*

S'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux....

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent; te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais d'échapper au péril en la menant à

bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*On sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi, Fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant, aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari?

(*Figaro l'embrasse.*)

SUZANNE.

Eh bien! eh bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, *court après elle.*

Oh mais! ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO, *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage..... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah! monseigneur! mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner..... à garder? Je cherchois aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte: trois promotions à la fois; vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courrier! Pendant que je galopperois d'un côté, vous feriez faire, de l'autre, à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même-temps, les affaires de

votre maître et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi, dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, M. Figaro; d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents, donner le change aux petites passions de monsieur le comte, étriller rondement monsieur du Bazile, et....

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO, *s'interrompant.*

Hééé, voilà le gros docteur, la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela seroit bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule.

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux.... en vérité... que si c'étoit des hommes. Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

« Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse? »

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même, et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et compassé, qu'on pourroit mourir

en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante! Eh bien! qui rend donc ma présence au château si nécessaire? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble, en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire?

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont son excellence voudroit égayer en secret l'évènement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De M. Figaro? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne. Eh! qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? ne le devez-vous pas? Où est le souvenir de vos engagements? qu'est devenu celui de notre petit Émanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devoit nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif....

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes...

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux, généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin; mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes....

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage, alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que

de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah! quelle volupté!..

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser!

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame; où donc est l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, *une réverence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais! assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Surtout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur; car je n'y tiendrois pas. Bon jour, madame. (*Une révérence.*)

SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

ALLEZ, madame! allez, pédante! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château. (*Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

AH! Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment! mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisois répéter son petit rôle d'innocente pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit*.... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit. *Sortez; et demain vous ne coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? C'est mon tour! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire, que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah! Suzon, je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas! l'heureux bonnet, et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit? donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh! que non pas. *Son cœur!* Comme il est familier, donc! si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence. (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse; ah! laisse-le moi, Suzon; je te donnerai ma romance, et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché.

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps, je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme! elle est fille! une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressants!

SUZANNE.

Il devient fou.

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce ; elle m'écoute, au moins ; tu ne l'es pas, toi.

SUZANNE.

C'est bien dommage ; écoutez donc monsieur !

(Elle veut arracher le ruban.)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah ! ouiche, on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(Il lui donne chasse à son tour.)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse, et loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : c'est bien fait, monseigneur ; chassez-nous ce petit voleur ; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet, qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le comte entrer ; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu !

SUZANNE.

Quelle frayeur !

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché.*

SUZANNE *aperçoit le comte.*

AH!.... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi....

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues : écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah! si j'osois parler.

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur ènleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur....

LE COMTE, *gaîment.*

Qui faisoit bien de la peine aux filles! Ah, Suzette! ce droit charmant! Si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE, *criant en dehors.*

Monseigneur étoit chez madame, il en est sorti : je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher. Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

(Suzanne lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page; mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le page et se met devant le fauteuil.

SCÈNE IX.

LE COMTE ET CHÉRUBIN, *cachés;* SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement.*

Eh! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé...

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

La, la, mauvaise! Dieu vous apaise, il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur; et sans le petit page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE, *la contrefaisant.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui, ce matin encore, rôdoit ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE.

Quelle imposture! allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!..

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame. En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux!.. Mais peste! qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombe dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE, *se levant.* [1]

Comment! tout le monde en parle?

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE, *le repoussant vivement.*

Je ne veux point m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez; je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

---

[1] Chérubin, *dans le fauteuil*; le comte, Suzanne, Bazile.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où monseigneur avoit sans doute affaire aussi?

LE COMTE, *gaîment.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaîment.*

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avoit derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi, qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste, il lève la robe du fauteuil*) et je vois.... *Il aperçoit le page.*) Ah!.. [1]

---

[1] Suzanne; Chérubin, *dans le fauteuil*; le comte, Bazile.

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveille! mademoiselle : à peine fiancée vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie: étoit-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a ni tromperie, ni victime; il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisse-tu mentir en le disant! son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas! monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie! Je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit.... serpent-là! Il nous écoutoit.

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*A Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resteroit là devant toute la terre.

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE, BEAUCOUP DE VALETS, PAYSANNES, PAYSANS VÊTUS DE BLANC.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous le voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais, comme leur demande n'est pas déraisonnable....

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup....

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame....

LE COMTE.

Eh bien! ce droit n'existe plus; que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami; l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi comme une servile redevance; ah! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le souvenir....

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savois pas qu'amoureux, poëte et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur! monseigneur!

SUZANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrois seulement qu'on la remît à tantôt. (*A part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien! espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles....

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien ! c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il ?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez ; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah, monseigneur ! demain.

LE COMTE, *insistant.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection. (*Chérubin met un genoux en terre devant la comtesse, et ne peut parler.*)

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave ; nous prendrons

part à vos succès. (*Chérubin se relève et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame.

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*Haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne.... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes: plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus, un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc! l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic!

LE COMTE.

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais....

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparé....

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé; elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrêtoit et faisoit comme ça de grands bras... et monsieur le docteur lui faisoit comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paroissoit si courroucée! elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*Haut.*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon!

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO.

AH çà! vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs, qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de

lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrois bien rester.

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrois!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle.

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grâce une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'est pas satisfait; la fille a été souffletée; elle n'étudie point avec vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *Tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux proverbes! Eh bien! pédant, que dit la sagesse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcove, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte, dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE, *se jetant dans une bergère.*

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi! Suzon, il vouloit te séduire?

SUZANNE.

Oh! que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? est-ce que je l'aurois refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame! *Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?.. quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'étoit un lion; ses yeux brilloient.... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame! est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? Ma marraine par-ci; je voudrois bien par l'autre; et parce qu'il n'oseroit seulement

baiser la robe de madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève et se promène, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère, uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses, et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!..

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action.

(*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir.... Les hommes sont bien coupables!

SUZANNE, *criant de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudroit en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et

Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien! voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins....

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déja fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!..

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien. Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le comte d'une femme d'honneur....

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie.

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre. Il est déja tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force

un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre; et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile.

FIGARO.

Recevoir, prendre, et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disois donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon dieu, Suzon, comme je suis faite!... Ce jeune homme qui va venir...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*; SUZANNE; LA COMTESSE, *assise*.

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant*.

Ah! que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir*.

Ah! oui.

SUZANNE, *le contrefaisant*.

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE *la déplie*.

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUZANNE *lui met le poing sous le nez*.

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant...

SUZANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée* la conversation espagnole. [1]

ROMANCE.

Air: *Malbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errois de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Au gré du destrier;
Sans varlet n'écuyer;
* Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

---

[1] Chérubin, la comtesse, Suzanne.

* Au spectacle on a commencé la romance à ce vers, en disant: *Auprès d'une fontaine.*

Songeant à ma marraine,
Sentois mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravois sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer;
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

CINQUIÈME COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avois une marraine
Que toujours adorai. *

SIXIÈME COUPLET.

Que toujours adorai;
Je sens que j'en mourrai

---

* Ici la comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET.

Je vous en servirai;
Mon page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai.

HUITIÈME COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.* [1]

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui..... Ah! çà, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

---

[1] Chérubin, Suzanne, la comtesse.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (*Elle court.*) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCÈNE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

JUSQU'A l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée....

CHÉRUBIN, *le lui montrant.*

Hélas! madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja? l'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *entrant avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE *s'assied près de la comtesse.* [1]

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux. Elle le coiffe.*) Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

La.... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! j'en suis jalouse, moi. (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

---

[1] Chérubin, Suzanne, la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux. (*Elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban.

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déja. Oh! si monseigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban..

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette.... la courbette.... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah! qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme, plus blanc que le mien; regardez donc, madame. (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

(*Suzanne lui pousse la tête en riant; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*.

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus.... j'étois fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE, *revenant.*

Et la ligature à son bras? (*Elle remet à la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.*)

SCÈNE IX.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*.

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*Lui montrant le taffetas.*) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban.... a serré la tête.... ou touché la peau d'une personne....

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

.... Étrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A' la première égratignure.... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure à présent! c'est ce vilain Figaro, avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Ah! je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit; sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oseroit....

LA COMTESSE *l'interrompt et lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un

brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte; elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée?

LA COMTESSE, *troublée, se lève.*

C'est mon époux, grands dieux! (*A Chérubin, qui s'est levé aussi.*) Vous, sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule? Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tueroit sur la place. (*Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule, en ôte la clef, et court ouvrir au comte.*

AH! quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer.

LA COMTESSE, *troublée.*

Je.... je chiffonnois.... oui, je chiffonnois avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE, *l'examinant.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant.. pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi

sommes entourés d'êtres... bien méchants. On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un, que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quelque soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (*Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.*) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Eh!... que voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande, j'arrive.

LA COMTESSE.

Eh ! mais..... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle.

LA COMTESSE.

Passée.... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste.

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, *entrant avec des hardes et poussant la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Il parle au cabinet.*) Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur : vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcove et s'y cache.*)

LA COMTESSE, *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*Au comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE, *s'avançant au cabinet.*

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE, *se mettant au-devant.*

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef, seroit, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, madame; en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut.... (*Il marche pour sortir et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudriez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?.. Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée.

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) et

quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (*Le comte l'emmène et ferme la porte à la clef.*)

SCÈNE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet et parle à la serrure.*

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN, *sortant.*[1]

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Et par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écrase-

[1] Chérubin, Suzanne.

roit, et nous serions perdues. Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! impossible. Ah! ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN, *revenant*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient, et s'écrie:*

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterois, plutôt que de lui nuire.... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SUZANNE, *seule, un cri de frayeur.*

AH!.. (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déja bien loin. Oh! le petit garnement! Aussi leste que joli, si celui-là manque de femmes.... Prenons sa place au plus tôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois; j'oublierois, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi : mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au-devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Eh bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.*

L'un que l'autre? C'est un homme?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Eh! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer.

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin? l'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied, à part.*

Je trouverai partout ce maudit page! (*Haut.*). Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se seroit pas si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, criant tourné vers le cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce; et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus, il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! ah! vous la garderez.... long-temps; mais il faut, avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jetant à ses genoux, les bras élevés.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerois pas d'avoir causé....

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partoit : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous.... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre?

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me leverai, je vous remettrai même la clef du cabinet : mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE, *se jetant sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, et recule.*

C'est Suzanne!

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

« Je le tuerai, je le tuerai. » Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle école! (*Regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule.

(*Il entre.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame, il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. Madame?.. vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaîment.*

Et moi, monseigneur?

(La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.) [1]

LE COMTE, *s'approchant.*

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! et par quel motif, je vous prie?..

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

---

[1] Suzanne, la comtesse *assise*, le comte.

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, c'est à moi de m'humilier.... Pardon, je suis d'une confusion!..

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas, lorsque je t'appelois? Mauvaise!

SUZANNE.

Je me r'habillois de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela seroit, Suzon; j'aime mieux le regretter, que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!..

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almaviva; la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchants! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres ; voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien! de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE, *se levant.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur il l'est encor.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois.... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste, et presque nu....

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes.....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai si peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devroit envoyer en ambassade à Londres. Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point.

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons-là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon ?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien ! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat ?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame.

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni.

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste.

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable ?

LA COMTESSE.

Ah ! Suzon, que je suis foible ! quel exemple je te donne ! (*Tendant la main au comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon ! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là ?

(*Le comte baise ardemment la main de sa femme.*)

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disoit madame incommodée. Je suis vite accouru.... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais, puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée ...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir!

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie qui t'accuse, me prouveroit déja que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile.

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage.... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en

pût dire autant de mon mariage ; et si vous l'ordonnez....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet ?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh! ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah ! Pécaïre !

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience est naturelle : entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marceline, Marceline. (*Haut.*) Je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

MONSEIGNEUR! monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme, et vous sentez .. que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvois pas, je deviendrois enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin....

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame; il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE, *le secouant avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant....

LE COMTE, *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîtrois l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui da.... si je l'avois vu, pourtant.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur; c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment! c'est vous?

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre, et plus fluet?

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne.

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt..... qui diroit, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès, avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déja.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud!... J'attendois là Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans ré-

flexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE, *se jetant dessus.*

Donne-le moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non, sûrement.... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout.... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages; elle est belle!... Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... Non; la voici... J'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche...

(*Le comte r'ouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Ah dieux! Suzon. C'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.* [1]

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas?

FIGARO, *le repoussant.*

Fi donc! vilain, qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avoit remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... désiroit qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE, *regardant son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

---

[1] Antonio, Figaro, Suzanne, la comtesse, le comte.

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose, Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*A part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerois pas! (*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, *au comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements? de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(La comtesse s'assied sur une bergère. Suzanne est derrière elle.)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province....

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grand'salle d'audience. Honnête Bazile! agent fidèle et sûr! allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL, *s'avançant.*

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel est ton nom, et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon signeu; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais, vous, (*à Bazile*) accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la....

(*Suzanne l'apaise de la main, en lui montrant la comtesse.*)

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?..

LE COMTE.

C'est votre emploi : partez; ou je vous chasse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

BAZILE, *à lui-même.*

AH! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le suit.*

Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrois jamais.... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?.. Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE.

Jé préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup : mais ce n'a été qu'un nuage; et, par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter; le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe? Et s'il trouvoit cet enfant au château?

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois....

LA COMTESSE, *se levant.*

Attends.... Au lieu d'un autre ou de toi, si j'y allois moi-même?

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé... Le comte alors ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela seroit... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais surtout que personne....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudroit mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne, que j'aille y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, *seule.*

Il est assez effronté, mon petit projet! *(Elle se retourne.)* Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'oubliois! *(Elle le prend sur sa bergère et le roule.)* Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant..... Ah! monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... Et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI.

L'A COMTESSE, SUZANNE.

(La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant, votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. *(Elle baise la main de sa maîtresse.)*

(Elle sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

(Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des siéges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCÈNE I.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en veste et botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'AS-TU bien entendu?

PÉDRILLE.

Excellence, oui.

(Il sort.)

SCÈNE II

LE COMTE, *seul, criant.*

PÉDRILLE!

SCÈNE III.

LE COMTE, PÉDRILLE, *revenant.*

PÉDRILLE.

Excellence ?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues ; elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; surtout depuis quel temps.

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte : allez.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile...... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse; la camariste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue...... ou qui prétend que c'est lui...... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obscurité.... Des libertés chez mes vassaux; qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la comtesse! si quelque insolent attentoit.... Où m'égaré-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amusoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte. — Elle se respecte; et mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien.... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer.... Étrange effet de l'irrésolution! si je la voulois sans débat, je la désirerois mille fois moins. — Ce Figaro se

fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement (*Figaro paroît dans le fond : il s'arrête,*) et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de M. Bazile?

LE COMTE.

... Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, *se retournant.*

Hein? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO, *s'avançant.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, *répétant.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisois : *Allez dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE, *se promenant.*

Sa femme!... Je voudrois bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étois sali sur ces couches en tombant; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! On diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! je me trouve là par hasard, qui sait dans votre emportement si....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier!

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor! *(A part.)* Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois.... oui, j'avois quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches.... mais toutes réflexions faites......

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO.

Je sais *God dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God dam*.

LE COMTE.

Eh bien?

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglois; il en faut peu pour aller loin. Avec *God dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon (*il tourne la broche*), *God dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable. Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? Rien que celui-ci (*il débouche une bouteille*), *God dam!* on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah! *God dam!* elle vous sangle un soufflet de crocheteur; preuve qu'elle

entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent par ci, par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

....Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur; n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable.

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle, y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule est là: chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut; le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*A part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *à part.*

A mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort: à la vérité je ne serai pas le

courrier étrenné des nouvelles intéressantes; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie,....

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant; et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

....Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au-delà de ses forces : avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître pro-

fond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux : jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets; intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets. Voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis.

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. « J'aime mieux ma mie au gué », comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester. J'entends.... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile et le paie en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits....

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante ?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo è galant'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

DOM Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siège, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le comte, qui rêve.*

Est-ce là ce que monseigneur vouloit?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Le maraud m'embarrassoit. En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer? Soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

MONSEIGNEUR.... pardon, monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère?

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

LE COMTE, *le lui donnant.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avois crû l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avóir pas dit plus tôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrois sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin? Et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oublîois. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?....

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit.

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah! charmante! Et tu me le promets? Si tu manquois à ta parole; entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur, j'en raffolerai! Mais ta maîtresse attend le flacon....

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE, *s'échappant.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE ! Suzanne ! où cours-tu donc si vite en quittant monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah mais! dis donc....

SCÈNE XI.

LE COMTE, *rentrant seul.*

Tu viens de gagner ton procès! — Je donnois là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il alloit payer la duègne... Avec quoi?.. S'il payoit.... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanite d'un sot. (*Il appelle.*) Anto.... (*Il voit entrer Marceline, etc.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cætera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cætera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien; vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh! mais, j'en-entends fort bien : et lui veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès.

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*A Bartholo.*) Où sommes-nous! (*A Brid'oison.*) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant*

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très gaîment, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un án avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est-là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage? A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu pour l'extrait et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur : si le fonds des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Eh bien! l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein ?.. Oui, je suis de la-a justice : mais, si tu dois, et que tu ne paies pas ?...

FIGARO.

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. — Eh mais! qu'est-ce donc qu'il dit ?

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le comte, crie :*

MONSEIGNEUR, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison ? ce n'est

qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, DOUBLE-MAIN, FIGARO, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

(Le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison sur une chaise à côté; le greffier sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les paysans et valets debout derrière.)

BRID'OISON, *à Double-Main.*

DOUBLE-MAIN, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très noble, infiniment noble, *don Pédro George, Hidalgo, baron de Los Altos, y montes fie-*

ros, y otros montes : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Barthole et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline se lève et salue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

(*Le greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

..... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-Allure*. Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même; si la cour le permet, contre le vœu de l'usage, et la jurisprudence du siège.

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause, que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, et d'endormir messieurs : plus boursoufflés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*; moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes

pas demandeur, et n'avez que la défense : avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

« Je soussigné reconnois avoir reçu de damoi-
« selle, etc.... Marceline de Verte-Allure, dans le
« château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille
« piastres fortes cordonnées ; laquelle somme je
« lui rendrai à sa réquisition, dans ce château ; et
« je l'épouserai par forme de reconnoissance, etc.
« *Signé,* Figaro, » tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs.... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour ; et depuis Alexandre le grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture ?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je « lui rendrai ET je l'épouserai; » mais, « laquelle « somme je lui rendrai, OU je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) E e e *damoiselle*, e e e *de Verte-allure*, e e e. Ah! *laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU.* . Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? Je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET, qui lit les membres corrélatifs de la phrase; je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je paierai

la donzelle, OU je l'épouserai : à pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai;* c'est ainsi qu'on diroit, messieurs : *Vous vous ferez saigner dans ce lit*, où *vous resterez chaudement*, c'est dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe*, où *vous mêlerez un peu de tamarin* : dans lequel on mêlera. Ainsi *château* où *je l'épouserai*, messieurs, *c'est château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le médecin*, ou bien *le médecin*; c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront*, ou bien *les sots*; le sens est clair; car, audit cas, *sots ou méchants* sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il

donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule; ou* je l'épouserai.

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y est. C'est, *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier, vite.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y étoit, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vite.*

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (*Les juges se lèvent et opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO.

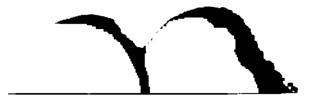
Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.



FIGARO.

Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendroient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

(*Les juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaîment.*

Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN, *se levant, à Marceline.*

Ah! c'est trop fort; je vous dénonce, et pour l'honneur du tribunal, je demande qu'ayant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *s'asseyant.*

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second, en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse? mariage

à défaut de paiement; les deux ensemble impliqueroient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *Laquelle somme je paierai à la première réquisition, ou bien j'épouserai,* etc. la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi, superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre;* **MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.**

MARCELINE, *s'asseyant.*

AH! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile, qui devoit s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient! (*Au comte, qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller....

BRID'OISON

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme, une fois. (*Le comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps; je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelqu'enfant trouvé.

FIGARO.

Enfant perdu, docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE, *revenant.*

Volé, perdu; la preuve? Il crieroit qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueroient pas ma haute naissance; la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives, témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieu! c'est lui!

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui.

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

... Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

O o oh! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

¶ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! et votre fils? Vous m'aviez juré.....

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardoit de si près, per-ersonne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit. Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées : mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison : mais, dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous

---

¶ Ce qui suit, enfermé entre ces deux signes, a été retranché par les Comédiens François aux représentations de Paris.

juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes, c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats.

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes. Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mère tendre qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! Il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée où j'ai par hasard attrapé quelque chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois? tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. ¶

LE COMTE.

Sot évènement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse et le château? vous impo-osez à la justice?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses.... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse à la main.*

MONSEIGNEUR, arrêtez; qu'on ne le marie pas: je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maitresse! Il semble que tout conspire...

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne :*

Ah! oui, payer! Tiens, tiens.

SUZANNE, *se retournant.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'epouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaîment*

Je la caresse; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE, *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse..

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzanne. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE, *courant à elle.*

Vous sa mère!

(*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif; c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois, car j'étois loin de vous haïr; témoin l'argent...

MARCELINE, *lui remettant un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jetant la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères. Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais aimer!

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère, arrête donc! voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentois couler entre mes doigts, regarde; (*il montre ses doigts écartés*) et je les retenois bêtement! va te promener, la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*) [1]

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi, je suis donc bê-ête aussi?

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier :

---

[1] Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison

atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plait. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*A Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!.. il ne l'aura jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

ET cherche à présent qui t'adopte.

(Il veut sortir.)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo* [1]

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! voilà que je suis

---

[1] Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.

plus bête encore que monsieur, moi (*montrant Brid'oison*). Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelqu'autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCÈNE XX.

BRID'OISON, *seul.*

PLUS bê-ête encore que monsieur? On peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... i-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*Il sort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE I.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Eh bien! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère. Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que monseigneur qui rage : car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivoit; j'étois tourmenté

par une furie : tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier, j'étois comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents, pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galonnés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite; ainsi va le monde : on travaille, on projette, on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme amour.... *(Il la reprend tendrement à bras le corps.)*

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse.

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignone porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie.

SUZANNE.

Fi donc, vilain, en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh que oui! Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges, assez mal plantés, ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces; et celles qu'on sait, sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire; et celles qu'on vante sans y ajouter foi, car toute vérité n'est pas bonne à croire; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands : cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie parce qu'elle est folle; elle an-

nonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur sur ce point: qu'il s'y morfonde, et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre; il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. *(Il veut l'embrasser.)*

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avois raison de le dire : En quelqu'endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro; c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

(Il veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE, *la retenant.*

Elle vous suit.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame, eh! que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*Elle veut sortir.*)

SUZANNE, *se jetant à genoux.*

Au nom du ciel, espoir de tous, vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez....

LA COMTESSE, *la relevant.*

Eh! mais... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE, *lui baisant la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappé.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame, au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la comtesse dicte.*) « Chanson nouvelle, sur l'air.... « Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands marro« niers.... Qu'il fera beau ce soir.... »

SUZANNE, *écrivant.*

Sous les grands marroniers.... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE, *relisant.*

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Écris sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet!*... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE, *cherchant sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle, à présent!

LA COMTESSE, *détachant sa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah! mon ruban.

SUZANNE, *le ramassant.*

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté....

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras? c'eût été joli! Donnez donc.

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE, *le reprenant.*

Excellent pour Fanchette.... Le premier bouquet qu'elle m'apportera...

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN *en fille;* FANCHETTE, *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connoître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin et le baise au front.*) Elle en rougit. (*A Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon.... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles,* FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes les filles, il reconnoît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :*) Eh! parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE, *reculant.*

Ah! ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui....

LE COMTE, *en colère.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et pour le moins aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serois coupable en effet, si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur....

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : « Si tu veux m'aimer, petite « Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, *rougissant.*

Moi, j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur : au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage; et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur! à votre tour; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités; que c'est toujours sans le vouloir, si

je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte.... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes....

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

SCÈNE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit.

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retournant.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très heureux, sans doute; autrement....

ANTONIO, *le retournant.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air? (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO, *le retournant.*

Et pendant ce temps le petit page galopoit sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopoit, ou marchoit au pas...

LE COMTE, *le retournant.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément, mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin?... (*A part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis.... Eh! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela se peut : je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment! deux à la fois...

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines; et qu'est-ce que cela fait, monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*Aux jeunes filles.*) Ah çà! voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie?

(*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras.

(*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? *(Au page.)* Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous r'habiller bien vite; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer? J'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. *(Il met son chapeau et s'enfuit.)*

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse s'évente fortement, sans parler.)

LE COMTE.

QU'A-T-IL au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochets. *(Elle veut sortir.)*

LE COMTE.

Vous ne restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis, l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.*

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, fusil sur l'épaule.

L'ALGUAZIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES en habits de fête.

DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.

DEUX AUTRES, le voile blanc.

DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.

ANTONIO donne la main à SUZANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour MARCELINE.

FIGARO donne la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le COMTE, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à SUZANNE et à MARCELINE.

Les paysans et paysannes s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle Antonio conduit Suzanne au comte ; elle se met à genoux devant lui.

(Pendant que le comte lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant :)

« Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
« D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous.
« Préférant au plaisir la plus noble victoire,
« Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux. »

Suzanne est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le comte a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.

Le comte le met furtivement dans son sein; on achève de chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

Figaro vient la recevoir des mains du comte, et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de Marceline.

(On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.)

Le comte, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :

LE COMTE.

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)*

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mere et à Suzanne:*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

(La danse reprend : le COMTE, qui a lu le billet, le re-retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête!

(Pendant ce temps, SUZANNE a des signes d'intelligence avec la COMTESSE. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.)

(FIGARO conduit MARCELINE au COMTE, ainsi qu'on a conduit SUZANNE; à l'instant où le COMTE prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes.

(Les gardes vont vite à cette porte.)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est M. Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne?.. Elle reviendra. *(A part, à Suzanne.)* Allons changer d'habits.

(Elle sort avec Suzanne.)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCÈNE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté la comtesse et Suzanne;* BAZILE, *tenant sa quitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles.
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer?

Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?

FIGARO, *s'avançant à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai, à mon tour, réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monsigneu, il ne m'a pas amusé du tout: avec leux guenilles d'ariettes....

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer....

FIGARO, *s'approchant.*

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame....

BARTHOLO, *en riant.*

Eh! pourquoi? Laisse-le parler.

BRID'OISON, *s'avançant, entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?....

FIGARO.

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolents tous les deux.

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvoit.

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète.

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince, pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin! puisque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans, vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable.

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chère mère.

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme.

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCÈNE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

ET moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marroniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle, l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-soleil? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marroniers! belle idée! (*En s'en allant, à part.*) Ils alloient incendier mon rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme!

(*Il veut sortir.*)

MARCELINE, *l'arrêtant.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec

toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendu injuste envers ta charmante femme : je la supposois d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO.

... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie.... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura long-temps travaillé.... (*Il se retourne et aperçoit Fanchette, qui cherche de côté et d'autre.*)

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Eeeh!... ma petite cousine qui nous écoute.

FANCHETTE.

Oh! pour ça, non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai ; mais, comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déja dissimulée, friponne ! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc ?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est ; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est.... ce n'est qu'une épingle que je vais lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle ! une épingle !.... et de quelle part, coquine ? à votre âge vous faites déja un mét...... *(Il se reprend et dit d'un ton doux.)* Vous faites déja très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette ; et ma jolie cousine est si obligeante ....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher ? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine ; tiens, ta petite épingle

est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : « Tiens, petite « Fanchette rends cette épingle à ta belle cou« sine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des « grands marroniers. »

FIGARO.

Des grands....

FANCHETTE.

« Marroniers. » Il est vrai qu'il a ajouté : « Prends garde que personne ne te voie. »

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission; et n'en dites pas plus à Suzanne, que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je? il me prend pour un enfant, mon cousin.

(*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien, ma mère?

MARCELINE.

Eh bien, mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choses!..

MARCELINE.

Il y a des choses! hé! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir.

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie? oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, *vivement.*

Oh! ma mère, on parle comme on sent: mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi. — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu! —

Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marroniers : si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère; en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau pour la condamner sans appel? sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyois plus fort en jugement.

FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! Mais, accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons, en effet, avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARCELINE, *seule.*

Adieu : et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne; ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes por-

tées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... (*en riant*) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de marroniers, dans un parc; deux pavillons kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée, un siège de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE I.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée.*

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il alloit ne pas venir à présent; mon petit rôle. .. Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça seroit : parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue... Que sait-on? il me le rendra peut-être. (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!..(*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCÈNE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu;* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'EST Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche:*) Bonjour, messieurs; bon soir: êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO, *regardant en l'air.*

La lune devroit être levée.

BARTHOLO.

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici,

sous ces marroniers que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez; il est question d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide, est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-Allure,* du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras...(*Il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

A, a, o, oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

OH! femme! femme! femme! créature foible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?.... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressois devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie.... Il rioit en lisant, le perfide! et moi, comme un benêt!.... Non, monsieur le comte vous ne

l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié. (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé. J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire. — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant un envoyé.... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de

Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de Chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusoient; mon terme étoit échu : je voyois de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la

vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi! — Le désespoir m'alloit saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir; mais comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde, et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglois; puis,

laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnoît, je le marie, et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; eh! mais qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'évènements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité; mais paresseux.... avec délices; orateur selon le danger; poëte par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est

détruite, et trop désabusé..... Désabusé!.... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments! — J'entends marcher.... on vient. Voici l'instant de la crise.

(Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCÈNE IV.

FIGARO; LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon;* SUZANNE, *avec ceux de la comtesse;* MARCELINE.

SUZANNE, *bas, à la comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. *(Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)*

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

Madame tremble! est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein!

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

(Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.)

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaîment la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.

J'avois une marraine
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN, *s'arrêtant.*

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette.... C'est une femme!

LA COMTESSE, *écoutant.*

Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN *se baisse, en regardant de loin.*

Me trompé-je? à cette coiffure en plumes, qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivoit!...

(*Le comte paroît dans le fond.*)

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh! pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, surtout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse; elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en..

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, *à la comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maitresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh! que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(*Chérubin veut embrasser la comtesse; le comte se met entre deux et reçoit le baiser.*)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah! ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne! (*Il écoute.*)

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du comte.*

(*A part.*) C'est monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approchant.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser.....(*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, *à la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-t-on quelque chose à ce page! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*À la comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie, elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (*Il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés.

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUZANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet, ces jolis doigts pleins de grâce et d'espiéglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour?...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

..... Je ne sais : moins d'uniformité, peut-être; plus de piquant dans les manières; un je ne sais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus, que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment! (quand elles nous aiment,) Et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes,

et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! *(Il la baise au front.)* Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais, comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée; tant mieux.

LA COMTESSE, *regardant au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE, *l'entraînant doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! Je m'en doutois.

(Il s'avance.)

LE COMTE, *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas, à la comtesse.*

C'est Figaro!.. *(Il s'enfuit.)*

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois, au fond.)

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le comte et la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont entrés; m'y voilà. *(D'un ton altéré.)* Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. *(Marchant vivement.)* Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité, à part.*

Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement* :

Madame la comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très vite.*

Cette Suzon qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit de la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh! c'est Suzon! God dam!

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Vous paroissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse, qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe? Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufflетterois!

FIGARO, *à part.*

Il seroit bien gai qu'avant la noce!..

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé?..

FIGARO.

Oui, madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO.

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah demonio! quel soufflet!

SUZANNE, *lui en donnant un second.*

Quel soufflet! et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE, *le battant à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: et voilà pour tes

soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour? dis donc comme ce matin?

FIGARO *rit, en se relevant.*

Santa Barbara! oui, c'est de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe, ma bien-aimée, sans te lasser: mais, quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin! Mais, dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyois avec lui, et comment cet habit, qui m'abusoit, te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh! c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piège apprêté pour un autre! Est-ce

notre faute à nous, si, voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah! Figaro, pends-toi; tu n'a pas deviné celui-là! — Sa femme! O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de cette salle?...

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO, *lui baisant la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe! humilie-toi.

FIGARO, *faisant tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée...

FIGARO, *se relevant sur ses genoux.*

... Pour faire la conquête de sa femme!

SCÈNE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite;* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois; elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyois....

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE, *se retournant.*

Un homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO, *se relevant tout-à-fait, en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO, *continuant.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre! mort! enfer!

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon, à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE, *s'écriant.*

Vengeance!

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

(Le comte saisit le bras de Figaro.)

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître !

LE COMTE, *le reconnoissant.*

Ah! scélérat, c'est toi! Holà! quelqu'un, quelqu'un!

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon! c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE, *le repoussant.*

Eh! l'animal.

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. — Holà! quelqu'un! si l'on m'entend, accourez tous.

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte. (*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas, à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*A Figaro, d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE, *reprenant sa colère.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*Se contenant.*) Homme de bien, qui feignez d'ignorer! nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, messieurs?

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf.... (*Se contenant.*) Au moins il est naïf ; car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice !

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL.

ANTONIO.

C'EST juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre ?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame; et votre heure est bien arrivée. (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée!..

FIGARO, *s'écriant :*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon page?

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *hors de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (*À Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachois, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne providence; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc.

(*Antonio entre.*)

SCÈNE XV.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y étoit pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'âme sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO, *s'écriant :*

La petite cousine !

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne et s'écrie :*

Ah ! palsembleu ! monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là !

LE COMTE, *outré.*

Qui la savoit là-dedans ? (*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi. (*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne et s'écrie :*) Marceline !...

BAZILE.

Ah ! ah !

FIGARO, *riant.*

Eh! quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La comtesse....

SCÈNE XVIII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE, SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

... AH! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse... (*Suzanne se jette à genoux la tête baissée.*) Non, non. (*Figaro se jette à genoux de l'autre côté.*)... (*Plus fort.*) Non, non. (*Marceline se jette à genoux devant lui.*)... (*Plus fort.*) Non, non. (*Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*).... (*Hors de lui.*) Y fussiez-vous un cent!

SCÈNE XIX.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE, SUZANNE, LA COMTESSE, *sortant de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE, *se jetant à genoux.*

Au moins, je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la comtesse et Suzanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois?

BRID'OISON, *riant.*

Et, pardi! c'è-est madame.

LE COMTE, *voulant relever la comtesse.*

Quoi! c'étoit vous, comtesse? (*D'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon généreux....

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez *non, non*, à ma place; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE, *se relevant.*

Moi aussi.

MARCELINE, *se relevant.*

Moi aussi.

FIGARO, *se relevant.*

Moi aussi: il y a de l'écho ici. (*Tous se relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho! J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur.

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui est bien due. (*Il baise la main de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient. (*Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE, *arrachant le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jetant à terre.*

La jarretière? elle étoit avec ses habits; la voilà. (*Les garçons de la noce veulent la ramasser.*)

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre, et dit :*

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, au page.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule, en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah! ah! qu'en dites-vous donc, ma chère comtesse?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité :*

Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous jure...

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte? Ma-a foi, pour moi, je-e ne sais que vous dire; voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant tous les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(*On joue la ritournelle du vaudeville.*)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais..... (*Il chante.*)
Gaudeant benè nati.

BAZILE.

Non.... (*Il chante.*)
Gaudeat benè nanti.

SUZANNE.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;

Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. (*Bis.*)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. (*Bis.*)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre, presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. (*Bis.*)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!

Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (*Bis.*)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO, *continuant l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. (*Bis.*)

SEPTIÈME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger;
Le hasard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel. (*Bis.*)

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image;

Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (*Bis.*)

SUZANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit dans nos désirs
A son but par les plaisirs. (*Bis.*)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
Que l'on juge en ce-et instant,
Sauf erreur nous peint-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout finit par des chansons. (*Bis.*)

Ballet général.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

AUGUSTE
ET THÉODORE,
OU
LES DEUX PAGES,
COMÉDIE,
PAR DEZÈDE.

Représentée, pour la première fois, le 27 mars 1789.

NOTICE

SUR DEZÈDE.

On prétend que ce nom cache celui d'un seigneur allemand retiré en France, à qui l'on doit la musique de plusieurs jolis opéras joués au théâtre Italien, tels que Blaise et Babet, Alexis et Justine, etc. Nous n'essaierons pas à lever le voile, et, nous bornant à parler, comme nous l'avons toujours fait, de ce qui est relatif au Théâtre François, nous dirons que Dezède y fit jouer, le 27 mars 1789, une jolie comédie historique en deux actes, en prose, intitulée Auguste et Théodore, ou Les deux Pages. Cette pièce eut le plus grand succès pendant trente représentations. Le jeu de tous les acteurs y contribua beaucoup, surtout celui de Fleury, qui produisoit l'illusion la plus complète dans le personnage du grand Frédéric. Le frère de ce monarque, le prince Henri de Prusse, assistant à la première représentation de cet ou-

vrage, fut si frappé du jeu de l'acteur, qu'il lui envoya le lendemain une tabatière fort riche, ornée du portrait du roi qu'il avoit si bien représenté.

Dezède mourut à Paris en 1792.

COSTUMES.

LE ROI. Habit bleu, boutons blancs aux deux côtés; collet, parements et doublure écarlate, l'habit boutonné jusqu'en bas; veste jaune, culotte noire; bottes tirées par-dessus les genoux; éperons d'or, épée de cuivre avec une dragonne noire et argent, passant au travers des plis de l'habit; écharpe noire et argent par-dessus l'habit; aiguillette d'argent; la broderie de l'ordre, grand chapeau à plumet blanc, avec une cocarde noire et une gance richement brodée; cravate noire, coiffure très négligée, queue longue et mince; canne à bec à Corbin, grande boîte d'or à tabac et de forme carrée; gants à la cuirassière.

AUGUSTE. Au premier acte, en petite redingotte bleue, veste blanche, culotte jaune, bottes et éperons, les cheveux en désordre, chapeau galonné en or. Au second acte, habit écarlate, larges galons d'or festonnés sur toutes les tailles; parements et veste de velours bleu galonnés de même, culotte noire, col de velours noir, queue longue.

THÉODORE est vêtu de même; il arrive au premier acte tout habillé.

LES QUATRE PAGES de la suite du roi ont le petit habit avec un petit galon uni et rien sur les tailles.

LA MÈRE DE CAROLINE, en robe grise, au premier acte, et au second de même, mais un peu parée.

Caroline, au premier acte en robe grise, et au second en robe blanche.

L'Hôte, d'abord en robe-de-chambre avec un bonnet de velours noir sur la tête, ensuite un habit d'une couleur foncée; boutons d'or jusqu'en bas, grands parements, grandes manchettes, perruque à bourse avec des rubans noirs qui viennent tomber sur le jabot; veste riche et culotte noire.

L'Hôtesse, corset de soie gros vert, jupon de soie coquelicot, bordé d'une dentelle en or, le corset lacé avec une chaîne d'or; bonnet d'une étoffe d'or.

La Bonne, robe d'étamine brune, lacée avec un ruban blanc, un bonnet noir.

Les quatre Garçons. L'Allemand; veste de drap brun, perruque ronde et un tablier vert.

L'Anglois, gilet rouge, culotte de peau, nouée sous les genoux avec des rubans, cheveux coupés.

L'Italien, habit bleu, court et étroit, avec un petit galon usé; veste et culotte de couleurs tranchantes, coiffure ridicule.

Le Gascon, frac et gilet élégant, culotte jaune, coiffure et chaussure soignées.

Ces trois garçons étrangers, en paroissant la seconde fois, ont chacun une serviette à la main.

SUITE DU ROI.

Des Officiers, habit bleu de roi à grands brandebourgs d'argent; doublure, collet, parements écarlate; veste et culotte jaune, guêtres blanches, l'écharpe sur la veste.

D'autres officiers, habit écarlate, boutons d'argent aux deux côtés; parements, veste et collet bleu de roi; culotte-pantalon de peau, grandes bottes, éperons, l'habit boutonné et l'écharpe par dessus; aiguillette d'argent.

D'autres officiers, buffle galonné d'or; parements et collet rouge; culotte-pantalon de peau; grandes bottes, éperons, aiguillette d'or, l'écharpe sur le buffle et grand sabre.

D'autres officiers, buffle galonné en argent, parements et collet rouge; culotte-pantalon de peau, grandes bottes, éperons; aiguillette d'argent, l'écharpe sur le buffle, et grand sabre.

PERSONNAGES.

LE ROI.

AUGUSTE, } pages de la chambre.
THÉODORE, }

LA MÈRE D'AUGUSTE.

CAROLINE, sa fille et sœur d'Auguste.

LISBETH, gouvernante de Caroline.

MONSIEUR PHLIPS, maître d'hôtellerie.

MADAME PHLIPS, sa femme.

UN GARÇON ALLEMAND.

UN GARÇON FRANÇOIS.

UN GARÇON ANGLOIS

UN GARÇON ITALIEN.

UN COCHER.

UN CUISINIER.

Suite du roi.

La scène est en Allemagne.

LES DEUX PAGES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon honnête avec une grande porte dans le fond, et une porte ordinaire de chaque côté, adossée à la coulisse; à la troisième on voit de chaque côté une croisée. Sur la droite des acteurs est une grande pendule à l'antique, et sur la gauche un grand bureau et un grand fauteuil auprès: sur le bureau sont deux livres de comptoir, une sonnette et une écritoire.

SCÈNE I.

L'HÔTE, *seul.*

(*Il entre par la porte à gauche des acteurs, et il est en robe de chambre avec un bonnet de velours sur la tête.*)

Levé avant tout le monde, couché le dernier, soins, activité, vigilance, exactitude et probité, voilà les moyens dont se sont servis mes bons

aïeux, et que j'emploie moi-même pour conduire ma maison. On doit toujours chercher à se distinguer dans son état, et puisqu'il faut jouer un rôle ici bas, je préfère celui de bon-homme à tous les autres. Je suis d'un caractère facile, je ne rançonne ni ne poursuis jamais personne. Je plains ceux qui sont dans l'impossibilité de me payer, et quand je trouve une bonne occasion de rendre service, je la saisis. Il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi. Aussi tout me réussit, tout me profite. Ce qui ruineroit un autre, m'enrichit, moi. En vérité, je ne sais pas comment cela se fait; mais je gagne plus d'argent à moi seul que tous mes voisins ensemble : il est vrai que mon hôtel et moi nous sommes connus, je crois, dans le monde entier. Tous les étrangers viennent loger ici de préférence. Princes, ducs, gens de qualité, prélats, tous les ordres de citoyens me font l'honneur de descendre chez M. Phlips, à l'hôtel des Quatre-Nations. (*Il s'assied près du bureau, sonne et appelle.*) L'Allemand! l'Anglois! Romain! Parisien! (*Les quatre garçons entrent et se placent sur une ligne.*)

SCÈNE II.

L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HÔTE, *au garçon allemand.*

Ernest!

ERNEST.

Monsieur?

L'HÔTE.

Avez-vous fait partir les trois garçons que j'ai renvoyés hier?

ERNEST.

Ils vont partir à l'instant. Ils ont bien du regret de quitter votre maison.

L'HÔTE.

C'est leur faute.

ERNEST.

Ils espèrent qu'un si bon maître voudra bien leur donner des certificats.

L'HÔTE.

Des certificats! Dans ce pays-ci, on n'en donne point aux mauvais sujets. Deux florins à chacun, et que je n'en entende plus parler.

(*Le garçon allemand sort.*)

SCÈNE III.

L'HÔTE, LES TROIS GARÇONS.

L'HÔTE, *au garçon anglois.*

COMMENT vous nommez-vous?

LE GARÇON ANGLOIS.

Jon's.

L'HÔTE, *au garçon italien.*

Et vous?

LE GARÇON ITALIEN.

Carlo.

L'HÔTE, *au garçon françois.*

Et vous?

LE GARÇON FRANÇOIS.

La France.

L'HÔTE.

Jon's, Carlo et la France, écoutez. Savez-vous pourquoi les autres ont été mis à la porte?

LES TROIS GARÇONS, *chacun dans son jargon.*

Non, monsieur.

L'HÔTE.

Je vais vous l'apprendre. L'Anglois étoit insolent, méprisant tout ce qui n'est pas de sa nation, et toujours tout prêt à faire le coup de poing avec le premier qu'il rencontroit sur son chemin.

LE GARÇON ANGLOIS, *dans son jargon.*

Il avoit tort.

L'HÔTE.

L'Italien étoit faux, hypocrite et vindicatif, d'ailleurs très suspect du côté de la fidélité.

LE GARÇON ITALIEN, *dans son jargon.*

Monsieur, je vous prouverai qu'il y a des gens dans mon pays qui n'ont pas ces défauts-là.

L'HÔTE.

Et vous ferez bien. Le François; quel dommage! il étoit doux, prévenant, gai, vif, bon garçon; mais libertin..... Toutes mes servantes en devenoient folles. Il les trompoit toutes, et elles l'en aimoient encore davantage. Que cela vous serve de leçon.

LE GARÇON FRANÇOIS, *avec l'accent gascon.*

J'en profiterai.

SCÈNE IV.

L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS.

LE GARÇON ALLEMAND.

Monsieur, la maison se remplit de monde. Les étrangers arrivent de toutes parts pour la revue. Voulez-vous bien donner vos ordres?

L'HÔTE.

Attention. Je me sers de quatre garçons différents pour la commodité et le service des personnes qui viennent loger chez moi. Soyez polis, discrets, empressés, et fidèles surtout. Point de conduite, point d'estime; point de travail, point de salaire : vous serez bien payés, bien nourris, mais je veux être servi de même. Allez, courez, rendez-vous à votre devoir, montrez partout le même zèle; ayez pour tout le monde les mêmes attentions; il faut que chacun dise en partant : on est très bien ici, je reviendrai, je suis content, je reviendrai, je reviendrai à l'hôtel des Quatre-Nations.

LE GARÇON ANGLOIS, *dans son jargon.*

Quand on a servi en Angleterre, on peut se présenter partout hardiment, je vous assure.

(*Il sort.*)

LE GARÇON ITALIEN, *dans son jargon.*

Nous autres, nous cherchons à deviner ce que l'on peut désirer, et notre souplesse nous fait toujours réussir.

(*Il sort.*)

LE GARÇON FRANÇOIS, *gascon.*

Pour moi, monsieur, je ne me vante pas, mais je tâcherai par mon service d'être agréable à tout le monde.

(*Il sort.*)

L'HÔTE.

Fidèle Allemand, je n'ai pas besoin de te recommander...

LE GARÇON ALLEMAND.

Vous me connoissez, monsieur; sans faire beaucoup de bruit, je fais tout doucement mon devoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

(L'hôtesse entre par la même porte que son mari. Elle est toute habillée.)

L'HÔTESSE, *gaîment.*

Bien! fort bien!... Voilà ce qu'on appelle un maître de maison.

L'HÔTE, *toujours d'un air grave.*

Je m'en flatte. Bonjour, ma femme. (*Il lui tend la main.*)

L'HÔTESSE.

Bonjour, bonjour, mon mari.

L'HÔTE.

Te voilà, comme de coutume, toujours vive, toujours gaie.

L'HÔTESSE, *l'interrompant.*

Et toujours bien éveillée.

L'HÔTE.

On m'en fait compliment. Venez m'embrasser.

L'HÔTESSE.

De tout mon cœur.

L'HÔTE, *d'un air un peu goguenard.*

Entre nous, je crois que vous êtes bien aise d'être ma femme.

L'HÔTESSE.

Entre nous, je ne dis pas non.

L'HÔTE.

Je m'en doutois.

L'HÔTESSE.

Mais, c'est tout simple; notre fortune est honnête, et nos humeurs ne s'accommodent pas mal. Vous, mon ami, vous êtes un brave homme; moi, je suis une bonne femme; tu fais tout ce que je veux; cela fait que je n'ai jamais d'humeur; tu ne me laisses jamais manquer de rien, cela m'empêche d'avoir des fantaisies; tu me reproches par-ci par-là d'être un peu coquette; moi, je te permets d'être un peu jaloux; aussi qu'est-ce que nos petites brouilleries? presque rien. On se boude un moment, on se querelle une minute; eh bien! tant mieux; on meurt d'envie de faire la paix. On se rapproche, on s'explique, on se raccommode, et un raccommodement, c'est toujours une fort bonne chose.

L'HÔTE.

Ah! ah! ah! ah! la voilà bien. Toujours le petit mot pour rire. Madame Phlips, en vérité, plus je vous connois, plus je trouve que j'ai bien fait de vous avoir épousée.

L'HÔTESSE.

Mon ami, vous êtes fort galant.

L'HÔTE.

Point du tout; mais j'ai réfléchi, et je suis bien certain, malgré les railleurs...

L'HÔTESSE.

Quoi donc?

L'HÔTE.

Rien.

L'HÔTESSE.

Que voulez-vous dire?

L'HÔTE.

Suffit.

L'HÔTESSE.

Expliquez-vous.

L'HÔTE.

Une autre fois.

L'HÔTESSE.

A l'instant, je le veux.

L'HÔTE.

Ah!

L'HÔTESSE.

Eh bien?

L'HÔTE.

Eh bien! vous n'avez pas encore vingt-deux ans.

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour vous.

L'HÔTE.

On m'en fait un compliment, mais... Tout le monde vous trouve si jolie.

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour moi.

L'HÔTE.

Assurément; mais....

L'HÔTESSE.

Mais.

L'HÔTE.

Bien des gens m'ont trouvé hardi, moi.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

L'HÔTE.

Les uns croyoient; d'autres prétendoient : enfin, mon cœur, que veux-tu que je te dise?

L'HÔTESSE.

Ce sont des envieux, des jaloux qui t'en veulent, parce que je t'ai donné la préférence. Écoute, mon ami, sois doux, complaisant, ne me contrarie jamais, et aime-moi toujours de même, je te promets...

L'HÔTE, *l'interrompant.*

Ma chère amie, je te promets tout ce que tu voudras.

L'HÔTESSE.

Et tu seras heureux. D'ailleurs, tu sais bien que dans notre famille nous n'aimons que nos maris.

L'HÔTE.

C'est cela qui m'a décidé.

L'HÔTESSE.

Eh bien! sois donc tranquille. A l'égard de ces messieurs qui tournent la tête à toutes nos femmes, on sait ce que c'est. J'avois une amie qui les connoissoit bien, et voici ce qu'elle chantoit toute la journée.

AIR.

Aimera
Qui voudra
Les hommes;
C'est notre faute, si nous sommes
Esclaves de ces messieurs-là.
Sans affecter un air sévère,
A leur joug on peut se soustraire;
Et le bon moyen, le voilà.
Pour nous plaire,
Vous les voyez
Insinuants,
Complaisants,
Tremblants,
Rampants,
Entreprenants,
Humiliés:
Dans cet état il faut qu'ils viennent
A nos pieds;
Et quand ils y sont { qu'ils s'y tiennent,
que ces messieurs s'y tiennent.

L'HÔTE.

Charmante, charmante! c'est chanter à merveille, et cette bonne amie avoit bien raison.

L'HÔTESSE.

Et moi, je pense tout comme elle.

SCÈNE VI.

L'HÔTE, L'HÔTESSE, LES QUATRE GARÇONS, *l'un après l'autre;* UN COCHER.

LE GARÇON ALLEMAND.

MONSIEUR, on demande le menu.

L'HÔTE.

Je vais m'en occuper.

(Le garçon allemand sort.)

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, on demande les papiers publics.

L'HÔTE.

Ils ne sont pas encore arrivés.

(Le garçon italien sort.)

LE GARÇON ANGLOIS.

Monsieur, mylord veut payer.

L'HÔTE.

J'y vais.

(Le garçon anglois sort.)

LE GARÇON FRANÇOIS.

Monsieur, monsieur le chevalier voudroit vous parler.

L'HÔTE.

Va-t-il aussi me payer?

LE GARÇON FRANÇOIS, *en sortant.*

Je ne crois pas; mais il donne le bon jour à madame.

LE COCHER.

Monsieur, il faut un chariot, deux calèches, et six chevaux de selle.

L'HÔTE.

Allons, allons, j'y cours; je suis à tout le monde, qu'on ne fasse rien sans moi. Je vais mettre ma perruque.

SCÈNE VII.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

Adieu, ma chère femme, vous allez régler vos livres, et moi, je vais donner le coup-d'œil du maître.

SCÈNE VIII.

L'HÔTESSE, *seule.*

Il va mettre sa perruque, pour donner le coup-d'œil du maître. Ces maris! avec leur ton d'autorité, ils ont toujours l'air d'ordonner, et ils obéissent sans cesse. Les pauvres gens! pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on les mène absolument tout comme on veut. Le mien, par exemple, je l'aime de tout mon cœur, mais je ne ferois pas une seule fois sa volonté, dût-il être mon mari pendant cent ans.

SCÈNE IX.

L'HÔTESSE, AUGUSTE.

AUGUSTE, *l'air harassé et ses cheveux tout défaits.*

Pardon, madame : n'est-ce pas vous qui êtes l'hôtesse de cette maison?

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis la maîtresse; qu'y a-t-il pour votre service?

AUGUSTE.

Voudriez-vous bien me dire si deux dames de la province sont arrivées dans cet hôtel?

L'HÔTESSE.

Une mère avec sa fille?

AUGUSTE.

Oui, madame, une mère avec sa fille.

L'HÔTESSE.

D'hier au soir; deux dames angloises?

AUGUSTE.

Non, madame; celles que j'attends viennent de Stettin. Le carrosse n'est donc pas encore arrivé?

L'HÔTESSE.

Il ne sera ici au plus tôt que dans une heure.

AUGUSTE.

Ah! madame, je vous supplie, je vous en conjure, tenez-leur un petit appartement tout prêt; ayez pour elles tous les soins, toutes les atten-

tions ; que rien ne leur manque, rien au monde ; entendez-vous, madame ? Vous pouvez compter sur mon exactitude et sur toute ma reconnoissance.

L'HÔTESSE, *à part.*

L'aimable enfant ! (*Haut.*) Soyez tranquille, monsieur le page ; j'aurai soin de ces dames comme de moi-même.

AUGUSTE.

Vous êtes bien bonne : je n'ai reçu leur lettre qu'hier fort tard, et au même instant un ordre du roi m'a fait partir avec des dépêches ; j'ai couru toute la nuit.

L'HÔTESSE.

Toute la nuit par le temps affreux qu'il a fait !

AUGUSTE.

Ah ! madame, j'y suis accoutumé. (*Bas.*) Mais ma pauvre mère. (*Haut.*) Et à mon retour, ayant appris que sa majesté étoit sortie de la ville, j'ai saisi le premier moment pour voler ici.

L'HÔTESSE, *s'attendrissant peu à peu, à part.*

Ce cher enfant ! (*Haut.*) Exposé, toute la nuit, au vent et à la pluie, à cet âge-là. Mon dieu ! comme ses pauvres cheveux sont mouillés ! Reposez-vous donc, mon gentilhomme, reposez-vous un moment.

AUGUSTE.

Cela n'est pas possible ; il faut que je m'en aille bien vite, que je retourne au château : je n'ai pas une minute à perdre.

L'HÔTESSE

Mais, c'est comme si vous y étiez; ma maison n'en est qu'à deux pas, et puis on voit par cette fenêtre tout ce qui se passe sur la grande place.

AUGUSTE, *s'avançant vers la fenêtre et faisant un cri.*

O ciel! voilà le monde qui accourt : c'est le roi qui arrive. Adieu, madame. Dites à ma mère qu'Auguste.... dites-lui que je reviendrai bientôt, le plus tôt que je pourrai. *(Il court et revient.)* Ah!.. Dites-lui aussi que sa lettre. *(Il montre une lettre sous sa camisole.)* Voyez, elle ne quitte pas mon cœur; dites-lui bien, je vous en prie. *(Il lui presse les mains.)* Ah! madame, je vous recommande la plus tendre, la meilleure des mères.

(Il sort.)

(L'hôtesse est attendrie jusqu'aux larmes, qu'elle essuie avec son mouchoir. L'hôte paroît dans ce moment : il est surpris de voir s'enfuir un page.)

SCÈNE X.

L'HÔTESSE, L'HÔTE, *tout habillé.*

L'HÔTE, *s'approchant.*

MA femme.... ma femme.... *(Il lui ôte le mouchoir.)* Comment donc? vous pleurez!

L'HÔTESSE.

Sûrement, que je pleure, et vous en feriez bien autant, si vous saviez...

L'HÔTE.

Cela se peut; mais voyons, de quoi s'agit-il?

L'HÔTESSE.

Du plus intéressant jeune homme, d'un fils qui adore sa mère : elle va arriver ; il m'a demandé un petit appartement pour elle. Je lui ai promis celui-ci ; je lui donnerois le mien, je lui donnerois volontiers toute ma maison.

L'HÔTE.

Toute la maison, toute la maison... comme vous prenez feu pour monsieur le page !

L'HÔTESSE.

Eh ! pourquoi donc pas, mon ami ?

L'HÔTE.

Pourquoi ?... C'est que vous ne les connoissez pas ; vous n'êtes pas au fait comme moi de toutes les gentillesses de ces messieurs : défiez-vous-en, ma femme, défiez-vous-en, c'est moi qui vous le conseille.

L'HÔTESSE.

Encore de la jalousie ! Un page, un enfant.

L'HÔTE, *à demi-bas.*

Un enfant, un enfant : quand une fois ils ont mis le pied dans une maison... (*Haut.*) Tenez, si je chantois aussi bien que vous, je vous dirois des couplets qui ont été faits sur eux.

L'HÔTESSE.

Des couplets ! Voyons, mon ami, votre chanson.

L'HÔTE.

Mais je chante si mal, et ma voix...

L'HÔTESSE.

Je sais bien qu'elle n'est pas belle; mais vous n'avez rien à me refuser, et vous chanterez pour me plaire.

L'HÔTE.

Je tâcherai donc de faire de mon mieux.

PREMIER COUPLET.

Les tours que font messieurs les pages,
Ne sont, dit-on, que jeux d'enfants,
Et l'on doit voir leurs badinages
Avec des yeux très indulgents.
Tant qu'ils ne sont pas dans un âge
Où l'on peut causer quelqu'ombrage
A des époux, à des mamans,
Les tours que font messieurs les pages,
Ne sont encor que jeux d'enfants.

DEUXIÈME COUPLET.

On en rit, on les encourage,
Et même on dit qu'ils sont charmants.
Alors ils osent davantage,
Et l'on s'y fait avec le temps.
Pour séduire une fille sage,
Pour troubler la paix d'un ménage,
Que leur faut-il? quinze ou seize ans.
Les tours que font messieurs les pages
Sont-ils encor des jeux d'enfants?

L'HÔTESSE.

Ce que vous dites là n'est point du tout plaisant... pour un mari.

L'HÔTE.

Je vous le demande.

SCÈNE XI.

L'HÔTESSE, L'HÔTE, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

Le carrosse de Stettin vient d'arriver.

(*Il sort.*)

L'HÔTESSE.

Ah! tant mieux! viens, mon bon ami; allons vite au-devant de ces dames : mais, les voilà déja. Oh! oui, ce sont sûrement elles.

SCÈNE XII.

L'HÔTESSE, LA MÈRE D'AUGUSTE, CAROLINE, L'HÔTE, LA BONNE *dans le fond.*

L'HÔTESSE.

Mesdames, donnez-vous la peine d'entrer, et soyez les bien-venues. On vous attendoit avec impatience. Un jeune gentilhomme, un page de la chambre....

LA MÈRE.

Mon fils!

CAROLINE.

Mon frère!

L'HÔTESSE.

Oui, madame.

LA MÈRE ET CAROLINE.

Cher Auguste! où est-il?

L'HÔTE.

Une minute plus tôt, vous le trouviez, mesdames.

L'HÔTESSE.

Il n'y a qu'un instant qu'il vient de s'en aller; ce cher enfant! il a couru toute la nuit pour le service du roi, et il a été obligé de retourner au château bien vite; mais il m'a promis qu'il reviendroit dès qu'il le pourroit. Ah! madame, quel fils vous avez! quelle tendresse pour sa mère et sa sœur! Si vous aviez vu son empressement, ses inquiétudes, et votre lettre, madame, qu'il porte sur son cœur. Ah! je ne puis y songer sans verser encore des larmes, mais elles sont bien douces.

CAROLINE, *attendrie.*

Ah, ma mère!

LA MÈRE, *attendrie.*

Chère Caroline! nous l'embrasserons bientôt. monsieur l'hôte, dès que mon fils sera arrivé, vous voudrez bien...

L'HÔTESSE.

C'est moi, madame, qui vous l'amènerai.

L'HÔTE.

Non, ma femme; c'est moi qui aurai cet honneur : vous conduirez ces dames à leur appartement; elles auront besoin de vous; et moi, je reste ici; j'attendrai monsieur le page, et le présenterai moi-même. (*A la mère.*) Madame, quand il vous plaira.

LA MÈRE.

Monsieur l'hôte, je vous remercie de vos attentions et de votre bon accueil.

(L'hôtesse conduit ces dames à leur appartement, et la bonne n'osant passer devant l'hôtesse, après un jeu muet de part et d'autre, finit par passer la première en faisant une révérence à l'hôtesse.)

SCÈNE XIII.

L'HÔTE, *les suivant des yeux.*

L'AIR noble, de la décence, de la politesse; ces dames n'auront qu'à se louer de moi. Mais, pour ne pas perdre de temps, voyons si ma femme s'est occupée de ses livres. *(Il va au bureau, ouvre les livres et les examine.)* Elle ne les a pas seulement ouverts. Elle aura jasé avec l'aimable enfant, monsieur le page. Allons, allons, il n'y a pas grand mal; il est encore bien jeune. Mais, pour la punir de sa négligence, je vais faire les comptes moi-même; cela vaudra mieux que de la gronder. *(Il s'assied.)* Voyons. Son excellence, monsieur le comte. *(Il compte et calcule tout bas.)* Vin de Bordeaux, vin de Champagne, du Marasquin. *(Il compte et chiffre bas.)* Fort bien. *(Il tourne une feuille.)* Messieurs les conseillers auliques. A table d'hôte. *(Il écrit et tourne une feuille.)* Messieurs les chambellans. Ils dînent toujours en ville et reviennent se coucher sans souper. *(Il tourne une feuille.)* Article des Anglois. Oh! c'est un peu dif-

férent. (*Il calcule bas.*) Trente ducats dans un jour! (*Il écrit et tourne une feuille.*) Ah! voici monsieur le chevalier. (*Il tourne plusieurs feuillets.*) Il remplit presque seul tout mon livre. Il est vrai qu'il ne se laisse manquer de rien. Il mange, boit, ne va jamais à pied, crève tous mes chevaux, se sert de tout mon monde, me fait enrager, me promet tous les jours de l'argent, ne m'en donne jamais, et finit toujours par m'en emprunter. Mais comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, le crédit lui sera continué. J'attendrai un peu; n'importe; j'aime les François, moi. Ce sont de bonnes gens. Ils vous font attendre souvent; mais on finit toujours par être payé assez bien!

SCÈNE XIV.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

VOILA ma femme. (*Il se lève.*) Qu'a-t-elle donc? Il me semble qu'elle a l'air bien triste.

L'HÔTESSE, *d'un air affligé.*

Je viens de montrer l'appartement à ces dames, mais elles n'ont besoin que d'une chambre.

L'HÔTE.

Eh bien, ma chère amie?

L'HÔTESSE.

Elles ne sont pas heureuses. Sûrement elles ne sont pas aussi heureuses qu'elles méritent de l'être.

L'HÔTE.

Cela n'arrive que trop souvent, et surtout aux honnêtes gens.

L'HÔTESSE.

La mère m'a parlé. « Ma bonne hôtesse, m'a-t-elle « dit, je ne fais point de prix avec vous, mais « cette première pièce nous suffit. » Ensuite elle a baissé les yeux. Elle vouloit me cacher ses peines et ses larmes. Mon bon ami, il faut des attentions, des égards....

L'HÔTE.

Elles garderont l'appartement et ne paieront que la chambre; et si ce n'est pas assez....

L'HÔTESSE.

Brave homme! Viens m'embrasser à ton tour. Oui, je suis heureuse d'être ta femme. Je te préfère à tous les maris du monde. Quel cœur excellent!

L'HÔTE, *attendri.*

Il faut offrir nos services à ces dames. Ce soin te regarde; il faut ne les laisser manquer de rien; ne crains pas que j'y trouve à redire; plus tu feras de bien, plus tu me feras plaisir. Seulement, ménageons leur délicatesse. Ma bonne amie, prenons bien garde de les offenser.

L'HÔTESSE, *en fixant un moment son mari.*

Avec cet air brusque, qui croiroit qu'il a l'âme si sensible?

L'HÔTE.

Ma chère femme, il faut tâcher de mettre la bonne dans nos intérêts.

L'HÔTESSE.

C'est à quoi j'ai songé; car, en sortant, je lui ai fait signe que je serois bien aise... La voilà.

SCÈNE XV.

L'HÔTE, LISBETH, L'HÔTESSE.

LISBETH, *avec embarras.*

EXCUSEZ-MOI, madame. Je ne sais si je me suis trompée, mais vous aviez l'air de vouloir me parler.

L'HÔTESSE.

Il est vrai, et je vous suis obligée d'être venue.

L'HÔTE.

Quelles sont ces deux dames qui viennent d'arriver chez moi?

LISBETH.

Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

L'HÔTE.

Vous les avez cependant accompagnées.

LISBETH.

Pendant le voyage seulement.

L'HÔTESSE.

Mais la jeune personne vous appelle sa bonne.

LISBETH.

Tantôt sa bonne, tantôt autrement.

L'HÔTESSE.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LISBETH.

Elle a bien de la bonté. Je crois qu'on m'appelle. Pardon ; il faut que je rentre ; on peut avoir besoin de moi.

L'HÔTE, *l'arrêtant.*

Encore un moment, s'il vous plaît.

LISBETH.

Mais pourquoi donc toutes ces questions ? Je ne sais rien, rien du tout. Je vous l'ai déja dit, je ne connois pas ces dames.

L'HÔTE.

Vous êtes une brave femme. Votre embarras et votre discrétion prouvent vos sentiments, et votre attachement pour vos maîtres : et quand vous saurez....

L'HÔTESSE.

Oui, ma chère amie, quand vous connoîtrez nos intentions, vous serez la première...

LISBETH, *les regardant l'un après l'autre, et hésitant un peu.*

Parlez-vous de bonne-foi ? Ah ! ne cherchez pas à me surprendre.

L'HÔTESSE.

Nous en sommes incapables.

LISBETH.

Prenez bien garde. Vous me feriez mourir de chagrin ; et qui serviroit alors ma pauvre maîtresse ?

L'HÔTE.

Mais pourquoi donc soupçonner d'honnêtes gens, qui ne veulent que faire le bien ?

LISBETH.

J'aime à le croire. Mais si vous saviez...

L'HÔTESSE.

Eh! nous savons déja la tristesse extrême de ces dames, et puis monsieur le page, ce bon fils, a laissé entrevoir...

LISBETH.

Il vous auroit fait confidence...

L'HÔTESSE.

Il nous en croit dignes, au moins.

LISBETH.

Ce cher enfant! mon petit Auguste! je le reconnois bien là. C'est moi qui l'ai élevé; c'est moi qui élève ses autres petits frères : je ne suis qu'une pauvre veuve, mais on m'aime, on m'honore dans la maison. Ah! madame, ah! monsieur, si vous connoissiez cette respectable famille. Il n'y a que leurs malheurs qui puissent égaler leurs vertus.

L'HÔTESSE.

Eh! ma chère amie, plus ils sont à plaindre, et plus il faut s'empresser de venir à leur secours.

L'HÔTE.

Instruisez-nous donc bien vite, afin que nous puissions trouver des moyens...

LISBETH.

Eh bien! je vous dirai tout : mais, pour Dieu! que jamais on ne puisse se douter...

L'HÔTESSE.

Le plaisir de faire une bonne action vous répond du secret.

LISBETH.

Vous êtes de bien bonnes gens. Écoutez-moi bien. (*Elle regarde si personne ne les écoute.*) Vous saurez donc que madame est la veuve d'un brave officier. C'étoit le plus honnête homme et le meilleur major de l'armée. Il estimoit beaucoup mon mari, qui étoit sergent dans le même régiment. Tous les deux étoient d'un courage et d'une intrépidité... Et c'est cela même qui les a conduits au tombeau; car ils ont été tués tous les deux le même jour, à la même bataille. Vous pouvez juger quelle fut notre désolation, en apprenant cette triste nouvelle. Jamais, non, jamais nous n'aurions pu survivre à ce malheur, sans le tableau déchirant des enfants qui ajoutoit encore au désespoir de la mère. Imaginez-vous six pauvres petites créatures autour d'elle, qui gémissoient et qui crioient : « C'en est donc fait, nous ne verrons plus ce bon père. Qu'allons-nous devenir? » Et les voilà tous ensemble qui se jettent à genoux, qui lèvent leurs bras innocents, et qui crient en sanglotant : « Chère maman! prends pitié de ta « malheureuse petite famille; ne te livre pas au « désespoir; conserve-toi pour tes enfants : nous « t'aimerons, nous te consolerons, nous n'existerons que pour prolonger tes jours et pour faire « le bonheur de ta vie. » Ils ont tenu parole.

(Pendant cette scène, l'hôte et l'hôtesse s'attendrissent peu à peu.)

L'HÔTE.

Que je me sens attendri !

L'HÔTESSE.

Comment retenir ses larmes ?

LISBETH.

Enfin la mère, ne s'occupant plus que des devoirs maternels, a mis ordre à ses affaires, a terminé celles de feu monsieur le major, a vendu sa maison, a placé son argent chez un négociant, et nous nous sommes retirées dans une petite campagne qui lui restoit. Là, nous vivions depuis quelques années, et nous commencions à jouir d'un peu de tranquillité, lorsqu'un monstre abominable... Ah ! grand Dieu ! prends pitié de nous. Hélas ! un procès aussi cruel qu'injuste...

L'HÔTE.

Un procès injuste ! vous le gagnerez.

LISBETH.

Mais il faut de l'argent, des amis, des protecteurs.

L'HÔTE.

De l'argent, j'en ai ; des amis, nous en trouverons ; des protecteurs, avec notre bon roi, une bonne cause n'en a pas besoin. Comment s'appelle votre maîtresse ?

LISBETH.

Riesberg.

L'HÔTE, *avec le plus grand étonnement.*

Comment! madame est la veuve du major Riesberg, mon bienfaiteur?

LISBETH.

Vous le connoissiez, monsieur?

L'HÔTESSE.

S'il le connoissoit!

L'HÔTE.

La veuve du major Riesberg est malheureuse, et je ne l'ai pas su plus tôt?

L'HÔTESSE.

Mon ami!

L'HÔTE, *à Lisbeth.*

Qu'elle ne craigne rien; qu'elle soit tranquille; qu'elle compte sur la reconnoissance que je dois à feu monsieur le major, et dont je donnerai des preuves à sa famille. Mon bien, tout ce que je possède, je le lui offre de bon cœur: elle peut en disposer.

LISBETH, *serrant les mains de l'hôte.*

Le brave homme! l'honnête homme! La providence nous a conduites chez vous. J'entends madame.

L'HÔTE.

Retirons-nous vite. Vous achèverez de m'instruire: toi, ma femme, reste; tu sais de quoi nous sommes convenus.

(L'hôte et Lisbeth sortent ensemble par la porte du fond.)

SCÈNE XVI.

LA MÈRE D'AUGUSTE, L'HÔTESSE.

LA MÈRE, *à elle-même.*

Mon fils ne vient point. (*Haut.*) Madame, il n'est pas encore arrivé?

L'HÔTESSE.

Pas encore. Si madame vouloit, en attendant, me donner ses ordres?

LA MÈRE.

Je ne pense qu'à mon fils.

L'HÔTESSE.

Peut-être qu'il ne peut pas quitter; il faut qu'il soit de service auprès du roi.

LA MÈRE.

Il me tarde bien de le voir.

L'HÔTESSE.

Ah! je le crois : mais il me vient une idée. Je vais envoyer quelqu'un au château, qui parlera à l'officier de garde, et par ce moyen nous aurons bientôt des nouvelles de M. Auguste. Un moment de patience, madame; je cours et reviens à l'instant.

LA MÈRE.

Ma bonne hôtesse, je suis sensible à toutes vos attentions. Voudriez-vous aussi dire un mot en sortant, pour qu'on ait bien soin de la personne qui nous a accompagnées?

L'HÔTESSE.

Oh! rien ne lui manquera. Mais, vous-même, madame, vous ne daignez pas me commander. ...

LA MÈRE.

Je ne demande que mon fils.

L'HÔTESSE, *à part.*

Elle me refuse. Comment faire? Je n'ose en dire davantage. (*Haut.*) Votre très humble servante : je vais envoyer au château.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LA MÈRE, *seule.*

Grand Dieu! que j'ai de grâces à te rendre de m'avoir accordé des enfants comme les miens, surtout ce fils, modèle de l'amour filial! Je vais le revoir : sa douce présence va ramener le calme dans ce cœur affligé. Viens, mon fils; en te pressant dans mes bras, j'oublierai les rigueurs de la fortune, mon âme pourra se livrer à toute ma tendresse. Ah! ma tendresse, toute extrême qu'elle est, ne pourra jamais payer ni ton amour, ni tes bienfaits. Heureuse mère! cet enfant, que ton sein a nourri, n'existe, ne respire que pour toi. Il renonce à toutes les douceurs qu'à son âge on désire toujours, et il se prive de tout pour que je sois moins à plaindre. Mon fils, mon fils!... Mais il ne vient point. Chaque instant redouble mon impa-

tience. Cher Auguste! ah! qu'il est doux pour un cœur sensible de joindre les sentiments de la reconnoissance à ceux de la plus tendre mère!

SCÈNE XVIII.

LA MÈRE, CAROLINE.

CAROLINE.

Vous laissez seule votre fille, ma mère?

LA MÈRE.

Viens, mon enfant. Te voilà toute tremblante. Qu'as-tu donc, ma chère Caroline?

CAROLINE.

Ah, maman! si les cruels qui nous persécutent, alloient nous poursuivre jusqu'ici. O ciel! je frémis pour ma mère.

LA MÈRE.

Tu frémis pour ta mère, fille infortunée! tu ne songes point à tes propres chagrins; tu ne t'affliges que de mes peines. Mais, mon enfant, les tiennes sont aussi là. *(Elle la serre contre son cœur.)* Ma fille, souffrons, mais ne nous démontons jamais.

CAROLINE.

Votre Caroline sera toujours digne de vous.

LA MÈRE.

Ah! je n'en doute pas. J'aurois voulu assurer ton bonheur aux dépens de ma vie. Je n'aspirois qu'au moment de te voir unie à Ferdinand; mais

ruinée, sans bien, sans espoir peut-être... Et Ferdinand est toujours le même?

CAROLINE.

Ah! toujours le même.

SCÈNE XIX.

LA MÈRE, CAROLINE, LA BONNE, THÉODORE, *arrivant après.*

LA BONNE.

Madame, madame, bonnes nouvelles! voici un page de la chambre.

LA MÈRE, *sans voir Théodore.*

C'est mon cher Auguste!

CAROLINE, *sans voir Théodore.*

C'est mon frère.

THÉODORE, *à la porte, aux gens de la maison.*

Bonjour, Ernest : bonjour, vous autres. Avertissez tout le monde, j'ai besoin de toute la maison pour me servir.

CAROLINE, LA MÈRE.

Ce n'est pas lui.

SCÈNE XX.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE.

Madame, monsieur votre fils, mon ami, ayant été subitement nommé de service auprès du roi,

m'envoie ici vous offrir ses respects, son chagrin, et tout le zèle et toutes les attentions du plus dévoué de ses camarades.

LA MÈRE.

Quoi! monsieur, nous ne le verrons pas?

THÉODORE.

Dans ce moment-ci, c'est absolument impossible; mais, si j'ai le bonheur de faire agréer mes services, je pourrai, par ma place... Oui, mesdames, comme le roi, après son dîner, s'accorde ordinairement quelques instants de sommeil, j'espère, je réponds de réussir à combler les vœux les plus chers de mon ami, et ceux de la plus juste impatience.

LA MÈRE.

Ah! monsieur, si vous connoissez celle d'une mère, vous devinez déja son premier désir. Que pense-t-on? que dit-on de mon fils?

THÉODORE.

Les bontés du roi répondent à cette question.

LA MÈRE.

Quelle douce satisfaction pour une mère!

CAROLINE.

Et pour une sœur!

LA MÈRE.

Auguste est donc estimé?

THÉODORE.

Et chéri de tous ceux qui le connoissent bien.

LA MÈRE.

Ah! croyez, monsieur, qu'il gagne à être connu.

Mais pardon : je ne parle que de mon fils ; et j'ignore encore à qui je dois tous mes remercîments.

THÉODORE.

Je suis le fils unique du général Kronschild, frère du baron immédiat du Saint Empire, qui porte le même nom. J'ai eu quelquefois l'honneur de voir madame chez mon oncle le commandeur, et mademoiselle chez ma grand'-tante : il est vrai que dans ce temps-là j'étois si jeune, que ces dames n'ont peut-être pas trop daigné prendre garde à moi.

CAROLINE.

Ah! oui, ma mère, je m'en souviens fort bien : et, si je ne me trompe, on appeloit monsieur, Théodore.

THÉODORE.

L'étourdi; car je l'étois alors et beaucoup : mais aujourd'hui ce n'est plus cela, tout est changé. Maintenant, permettez, mesdames, que je m'acquitte de l'emploi que m'a confié mon ami. Cette maison est fort bonne, mais il faut crier une heure avant d'être entendu. (*Il se tourne vers la porte du fond.*) Holà! hé! garçons, arrivez. (*Aux dames.*) Je vous demande bien pardon. (*Il va vers la porte du fond.*) Ernest! Ernest! (*Il revient.*) Mille pardons, mesdames. (*Il retourne à la porte.*) L'hôte! l'hôtesse! garçons! tous les garçons! (*Il revient.*) Quand je vous l'ai dit. Vous voyez comme on est servi. (*Il prend la sonnette qui est sur le bureau, ouvre la porte du fond et sonne tant qu'il peut en criant.*)

Holà, donc! l'Allemand! l'Anglois! tous les garçons! l'hôte! l'hôtesse!

L'HÔTESSE, *en dedans.*

On y va.

SCÈNE XXI.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'ALLEMAND.

Nous voilà : qu'ordonnez-vous, monsieur le page?

THÉODORE.

Il est temps, ma foi, car il y a deux heures que je crie.

L'ALLEMAND.

Pardon : mais la veille d'une revue, on ne sait à qui entendre.

THÉODORE.

Tenez, prenez. (*Il donne de l'argent à chacun.*) Et attendez-moi ici. Je reviens dans la minute. (*Aux dames.*) Je suis au désespoir; mais ici c'est impossible autrement : si j'avois le bonheur de recevoir ces dames chez moi...

LA MÈRE.

Monsieur, nous allons vous laisser.

THÉODORE.

Daignez accepter ma main. (*Il les reconduit à leur appartement.*)

SCÈNE XXII.

LES QUATRE GARÇONS.

LE FRANÇOIS.

Cadédis! le charmant jeune homme! comme il est généreux! il m'a donné cela.

L'ITALIEN.

A moi aussi.

L'ANGLOIS.

A moi de même.

L'ALLEMAND.

Et à moi donc.

LE FRANÇOIS.

C'est un seigneur.

L'ANGLOIS.

C'est un lord.

L'ITALIEN.

C'est un marquis.

L'ALLEMAND.

Point du tout : c'est un gentilhomme.

SCÈNE XXIII.

LES QUATRE GARÇONS, THÉODORE.

THÉODORE.

Allons, mes amis : alerte! j'ai besoin de toute la maison. Faites-moi venir l'hôte et l'hôtesse. Il me faut tout le monde pour me servir.

(L'Allemand sort.)

SCÈNE XXIV.

THÉODORE, LES TROIS GARÇONS *dans le fond.*

THÉODORE.

La sœur de mon ami est charmante : courage! Théodore, voilà une conquête digne de toi. Voilà la femme qu'il me faut, je l'adore. Il s'agit de briller ici de toutes les manières. *(Il sort de l'argent de toutes ses poches, et le met dans son chapeau.)* Il ne faut rien négliger, et je vais commencer par lui donner un repas magnifique.

SCÈNE XXV.

L'HÔTESSE, THÉODORE, LES TROIS GARÇONS *dans le fond.*

L'HÔTESSE.

Monsieur le baron, on dit que vous voulez vous emparer de toute ma maison.

THÉODORE.

Bah! je ne sais pas même si j'en aurai assez. Bonjour, madame Phlips, vous êtes toujours la plus jolie femme de Berlin : je meurs d'amour pour vous.

L'HÔTESSE.

Vous avez bien de la bonté; voilà mon mari.

SCÈNE XXVI.

L'HÔTESSE, THÉODORE, L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS *dans le fond.*

L'HÔTE.

Mais, qu'est-ce donc qui se passe ici? Quel bruit! quel train! On diroit que la revue se fait chez moi.

THÉODORE.

Eh! arrivez donc, arrivez donc : vous vous faites bien attendre.

L'HÔTE.

Ah! je ne m'en étonne plus, c'est un page. Eh bien, monsieur?

THÉODORE.

En vérité, charmante hôtesse, vous avez la mine la plus piquante. (*A l'oreille.*) Je vous aime à la folie.

L'HÔTE.

Monsieur, je vous demande bien pardon; mais quand on vient dans mon hôtel, c'est au maître, c'est à moi seul qu'on s'adresse.

THÉODORE.

Cela se peut, mais j'aime mieux avoir affaire à madame.

L'HÔTE.

Monsieur le baron, trève de badinage : nous n'avons pas comme vous l'habitude de perdre

notre temps. Dites-moi ce qui me procure l'honneur de vous voir, ou trouvez bon...

THÉODORE.

Ce qui vous procure l'honneur de me voir? je vais vous le dire. Savez-vous faire un repas?

L'HÔTE, *choqué.*

Si je sais faire un repas!

L'HÔTESSE.

C'est son fort que les repas.

THÉODORE.

Eh bien! écoutez. Je veux être servi comme on l'est en France. La plus belle argenterie, le plus beau linge, quatre services, la plus grand'chère, et les mets les plus délicats, des vins exquis, et le dessert le plus recherché. Je me moque de la dépense. (*Il lui met son chapeau plein d'argent sous le nez.*) Prenez autant d'argent que vous voudrez, mais je veux un festin qui ne finisse pas.

L'HÔTE.

Combien de couverts?

THÉODORE.

Trois.

L'HÔTE.

Trois!

THÉODORE.

Dans l'appartement de ces dames.

L'HÔTE, *étonné.*

Dans l'appartement de ces dames! ah! très vo-

lontiers. (*Aux garçons.*) Allons, que tout le monde s'empresse à servir monsieur. Monsieur le baron, vous serez traité à la françoise; et, comme bon Allemand, vous aurez un dîner qui ne finira pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement royal dans le château. Une grande porte est au fond; deux autres moins grandes placées vers les troisièmes coulisses. Une table très-ornée dans le fond avec une pendule dessus; une autre table sur le devant également ornée, et sur laquelle est une écritoire en or. Des chaises et des tabourets de velours bleu à franges d'or et à pieds dorés.

SCÈNE I.

THÉODORE *entre par la porte du fond et vient en sautant.*

Heureux Théodore! heureux Théodore!.. Je suis dans une joie, dans une ivresse; la tête m'en tourne. Ah! la céleste créature que ma chère Caroline! Voilà qui est fait. J'aime comme on n'a jamais aimé, et je suis fixé pour toujours. Quelle douceur! quelle modestie! et quelle grâce! Je ne parle pas de sa figure, c'est un ange. L'amour l'a faite exprès pour moi. Quels yeux! une taille, et puis ce souris enchanteur, et puis une mélancolie

si douce, si voluptueuse, une mère si respectable, un frère, mon meilleur ami, j'épouse tout cela : je rends hommage à l'amour, à l'amitié, à la vertu. Je comble de biens tout ce qui m'est cher, et mes parents ne pourront pas faire un plus noble usage de leur fortune.

SCÈNE II.

THÉODORE, AUGUSTE.

(Auguste est gai comme Théodore, et il entre par la même porte.

AUGUSTE.

Ah ! mon ami, te voilà ! eh bien ! Sont-elles arrivées ? Les as-tu vues ? Comment se porte ma mère, ma sœur ? Ne leur est-il point arrivé d'accident dans leur voyage ? Qu'ont-elles dit ? Qu'ont-elles fait ? Les verrai-je bientôt ?

THÉODORE.

Point d'inquiétude, mon ami, tout va bien. Ces dames se portent à merveille, et elles vont venir. Elles sont enchantées de toi, de moi. Ta sœur est adorable. (*Bas.*) Il ne sait pas qu'il sera mon beau-frère bientôt. (*Haut.*) Je t'ai représenté, j'ose dire, avec succès ; tu n'as qu'à demander. Dans deux heures tu les verras.

AUGUSTE, *tristement.*

Dans deux heures !

THÉODORE.

Ecoute donc, mon ami. Il faut bien les laisser

reposer un peu; et puis, ne faut-il pas une toilette une grande toilette pour ta sœur? et puis ne faut-il pas dîner? Enfin j'ai fait des merveilles; on te dira tout cela.

AUGUSTE.

O ma mère! dans deux heures, je mêlerai mes larmes aux vôtres!

THÉODORE.

Ce sera un moment bien doux pour tous les quatre. Car j'y serai aussi; pas vrai, mon ami?

AUGUSTE, *lui serrant la main.*

Ah! de tout mon cœur.

THÉODORE, *lui sautant au cou.*

Cher Auguste! que tu me fais de plaisir! (*Bas.*) Je meurs d'envie de lui dire que je vais me marier avec sa sœur. Oh! non, il faut faire ma déclaration d'abord.

AUGUSTE.

Que dis-tu donc, mon ami?

THÉODORE.

Je dis qu'il faut te reposer aussi; tu as couru toute la nuit, tu n'en peux plus de lassitude. Tiens, mets-toi là. Mets-toi sur cette chaise, et tâche de dormir un peu.

AUGUSTE.

Moi! dormir, quand j'attends ma mère.

THÉODORE.

Eh! ne t'inquiète donc de rien. Laisse-moi le soin de tout; je te réponds que je ferai les choses comme il faut. Vois-tu ce rouleau? les galions sont

arrivés. Cent ducats que m'envoie ma famille pour le jour de ma fête. Tiens, mon ami, partageons, ou plutôt prends tout; tu me feras encore plus de plaisir.

AUGUSTE.

Mon cher Théodore, je te remercie.

THÉODORE.

Ne te gêne pas, je suis en fonds. (*Il baisse la voix.*) Depuis un mois, je gagne tous les jours au jeu; prends mon rouleau.

AUGUSTE.

Bien obligé, mon ami.

THÉODORE.

Je ne veux pas que tu me remercies; je veux que tu acceptes.

AUGUSTE.

Je suis sensible à tes offres; mais je n'ai besoin de rien. (*Il étouffe un soupir.*)

THÉODORE.

Tu n'as besoin de rien? Voilà donc comme tu me chagrines toujours? et tu te dis mon ami!

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Non, tu ne l'es pas. Pas plus que de tes autres camarades, qui se plaignent de toi, et qui ont raison de se plaindre.

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Je ne l'ai jamais voulu croire : j'avois toujours pris ton parti contre eux; mais je vois bien à présent.....

AUGUSTE.

Et que peut-on me reprocher?

THÉODORE.

Pourquoi refuser mon argent? Pourquoi se singulariser en tout? S'éloigner toujours de tout le monde, vivre presque seul, n'être d'aucune partie, tout cela ressemble à du mépris.

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Oui, monsieur, à du mépris : le sais-tu?

AUGUSTE.

Ah! mon ami!

THÉODORE.

Ils disent cependant qu'il y a pour moi des préférences. Ils le croient, et tu ne veux pas accepter mon argent; et dans quel moment encore! Ah! monsieur, est-ce là une marque d'amitié?

AUGUSTE.

Cher Théodore! il faut que je sois bien à plaindre, si je suis obligé de me justifier auprès de toi.

THÉODORE, *honteux*.

Est-ce que je te le demande? Eh! non, mon cher Auguste; avec moi, jamais de justification.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc que je fasse contre d'injustes soupçons et de fausses accusations ?

THÉODORE.

N'y pas donner lieu ; ne plus cacher tes démarches, tes dépenses, tes plaisirs, cela te fait des ennemis ; et si enfin le roi...

AUGUSTE, *alarmé.*

Le roi?

THÉODORE.

Eh! mon cher camarade, manquons-nous de surveillants, et les surveillants manquent-ils de rapporteurs? Crois-tu qu'ils te pardonneront jamais la pension que tu as obtenue à ton âge?

AUGUSTE.

Ah! grand Dieu! conservez-moi les bontés de mon maître! Malheureux enfant! que deviendroit ma pauvre mère?

THÉODORE.

Tranquillise-toi, mon ami; il ne t'abandonnera jamais. N'as-tu pas pour toi sa justice, ton innocence, et la mémoire de ton père? Ce grand roi oublia-t-il jamais un brave officier tué sous ses drapeaux? (*Auguste soupire.*) Calme-toi donc, mon cher Auguste, et ne t'afflige pas. Surtout, pardonne-moi ma petite vivacité, je te promets de la bien réparer; mais, en attendant, ne songeons qu'au plaisir de revoir ta mère, ta sœur. Je vais de ce pas retourner auprès de ces dames, et pendant que je vais les chercher, tu te reposeras

un peu : mon ami, entends-tu? tu en as grand besoin.

AUGUSTE.

Il est vrai, je n'en puis plus ; mais, si le roi....

THÉODORE.

A l'heure qu'il est? Il n'y a qu'un moment qu'il s'est jeté, comme de coutume, tout botté sur son lit de repos. Toute la nuit, il l'a passée au milieu des dépêches, et toute la matinée au milieu des bataillons. Voilà un roi qui se donne bien du bon temps. Allons, allons, mets-toi là et dors un peu. Moi, je vais agir. Compte sur mes soins, mon intelligence, et surtout sur mon amitié; je ne te demande, pour tout cela, que de vouloir bien prendre mon argent.

AUGUSTE, *attendri.*

Mon cher Théodore, mon cher ami, je t'en demanderai quand j'en aurai besoin.

THÉODORE, *l'embrassant.*

C'est parler cela! Adieu, mon ami. (*A demi-bas.*) Adieu, mon petit frère. (*Haut.*) J'ai bien des projets : je veux.... Mais je te dirai tout cela. Adieu, adieu, mon cher Auguste. (*Il dit tout cela en sautant, et sort par la porte du fond : on voit des gardes en sentinelle.*)

SCÈNE III.

AUGUSTE, *seul.*

QUEL ami j'ai là! Il s'est fâché, parce que j'ai refusé son argent. (*Il s'assied sur une chaise et tire*

la lettre de dessous sa camisole.) Hélas! s'il savoit: (*Il regarde la lettre.*) Ah! qu'il m'en voudroit! (*Il ouvre la lettre et la baise.*) O ma malheureuse mère! ma malheureuse mère!.... Voilà donc où nous sommes réduits! (*Il parcourt la lettre et lève les yeux au ciel en soupirant.*) Mais tout n'est pas encore désespéré. Le roi sera instruit; il saura tout; rien n'échappe à sa vigilance; il admet et écoute tous ses sujets. Tous ont également part à sa bonté et à sa justice; c'est le dieu tutélaire de son peuple; il sera sensible à nos malheurs; il s'attendrira sur le sort d'une famille persécutée... Je vois déja nos ennemis confondus, punis. (*A demi-bas.*) Oui, je me sens déja plus calme.... Un doux espoir renaît dans mon âme..... (*Plus bas.*) Ma mère! tout va changer... Bientôt nous ne pleurerons plus... (*Il s'endort et laisse tomber sa lettre sur ses genoux.*)

SCÈNE IV.

AUGUSTE *endormi*, LE ROI.

(Le roi entre par la porte du côté droit des acteurs, il a plusieurs papiers à la main : il regarde la pendule.)

LE ROI, *son ton brusque.*

Je me suis reposé trop long-temps... Lisons vite ces lettres. (*Il en ouvre une.*) Le prince de... Il a le temps d'attendre. (*Il met la lettre dans la poche gauche : il en ouvre une autre.*) Le conseiller intime de.... On ne me trompe pas deux fois. (*Il met cette lettre de même dans la poche gauche : il en ouvre une*

autre.) Fidèles sujets, les colons de.... (*Il lit.*) Ils obtiendront ce qu'ils demandent.... L'activité et l'industrie peuvent toujours compter sur ma protection... (*Il met cette lettre dans la poche droite, et il en ouvre une autre.*) Les pauvres habitants de.... Voilà les plus pressés : les malheureux ont tout perdu par le ravage des eaux. Ils auront tous les secours nécessaires, et seront exempts d'impôts pendant deux ans. (*Il ouvre la dernière lettre.*) Le commandeur de.... Ah! qu'il vienne, j'ai des torts à réparer.... (*Il la met dans sa poche droite. Apercevant Auguste endormi, il s'approche de lui et le fixe un moment.*) Il dort mieux que moi.... Cet enfant m'intéresse... On l'accuse cependant... Mais je me souviens de son père... Quel est cet écrit? Voyons.... j'y trouverai peut-être quelqu'éclaircissement. (*Le roi se met dans un fauteuil de l'autre côté et vis-à-vis d'Auguste, et il lit.*) « Cher Auguste, seul « appui de ta mère et de ta malheureuse famille... » (*Le roi étonné regarde Auguste avec intérêt.*) « La « pension que le roi a daigné t'accorder vient en- « core de m'être payée. » Voilà donc, enfant généreux, l'usage que tu en fais.... Et on t'accuse.... Je verrai toujours par moi-même. L'erreur des rois coûte cher... (*Il continue de lire.*) « Ce n'étoit « pas assez qu'une fraude impunie » (*d'une voix terrible*) impunie! « engloutît le bien acquis par « le sang de ton père..... la haine d'un magis- « trat puissant et oppresseur.... des frais pour « payer notre perte. . O mon fils!... L'existence,

« l'honneur de ta mère, le chaume qui couvre une « noble famille va lui être arraché avec ignominie. « (*Il s'attendrit.*) Menacée du plus accablant dé-« cret, poursuivie peut-être jusque dans la capi-« tale... J'y cours chercher des protecteurs à mes « enfants, et un ami, un seul ami qui se souvienne « de leur père. » (*Il essuie une larme de ses yeux.*) Qu'elle vienne à moi, je suis cet ami-là.

AUGUSTE, *parlant en songe et tendant les bras, dit à demi-voix :*

Cent ducats, (*plus haut*) cent ducats. O ma mère! le ciel nous les envoie.

LE ROI, *écoutant avec intérêt et se levant avec précipitation.*

Oui, il te les envoie, pauvre et noble enfant! (*Il tire un rouleau de sa poche et le met dans celle d'Auguste.*) Remettons-lui sa lettre; mon or ne la lui paieroit pas...

(*L'enfant se réveille, et le roi se hâte de s'éloigner, en feignant de lire.*)

AUGUSTE.

Le roi!.. (*Il se lève avec effroi.*) Ah! mon Dieu!.. (*Il est tremblant et n'ose lever les yeux. Le roi, qui l'a entendu, se doutant de son embarras, se détourne encore davantage. Auguste se permet de regarder du coin de l'œil, et voyant le roi qui lit, il se rassure un peu.*) Il ne m'a pas vu. (*Il voit la lettre par terre, il la ramasse avec vivacité.*) Ah! ma lettre! (*Il la met sur son cœur.*)

LE ROI, *sans quitter les yeux de dessus sa lettre.*

Quelqu'un !.. (*Auguste avance timidement.*) Qui a porté cette nuit mes dépêches ?

AUGUSTE.

Sire, c'est moi.

LE ROI, *adoucissant son ton naturel, qui cependant perce toujours.*

Et pourquoi ne te laisse-t-on pas reposer?

AUGUSTE.

Quelle bonté !

LE ROI.

Auguste, des soupçons s'élèvent ici contre toi. (*Auguste est altéré.*) Que fais-tu de ton argent?

AUGUSTE, *avec le plus grand embarras.*

Sire.

LE ROI.

Te reproches-tu de l'avoir mal employé?

AUGUSTE.

Non, sire. Dieu m'en est témoin.

LE ROI.

Pourquoi donc tant de mystère?

AUGUSTE.

Sire... Votre majesté...

LE ROI, *d'un air satisfait, à part.*

Il n'avoue rien. (*Haut.*) Auguste, tu n'as plus de père. (*Il le regarde avec une extrême bonté.*)

AUGUSTE, *transporté, avec une confiance respectueuse.*

Pardonnez-moi, sire.

LE ROI, *avec la même bonté.*

Achève.

AUGUSTE, *en se précipitant aux pieds du roi.*

Ne suis-je pas un des sujets de votre majesté?

LE ROI, *après avoir fait relever Auguste.*

Que fait ta mère?

AUGUSTE.

Sire, elle bénit son roi, et lui élève des serviteurs.

LE ROI, *avec attendrissement, mais d'un ton assez ferme.*

Auguste, je veux la voir, ta mère. (*Il fait deux pas et se retourne.*) Entends-tu? Je veux la voir. (*Le roi sort par la porte du fond, qu'il ouvre. Un grenadier est en sentinelle; il observe un instant et sort: la porte se ferme.*)

AUGUSTE, *à genoux et les bras étendus vers le ciel, avec enthousiasme.*

O Dieu, qui lisez dans mon âme, accordez-moi le bonheur de mon père...... Mourir pour un tel maître....

SCÈNE V.

THÉODORE, CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

(Théodore entre avec ces dames, par la porte à gauche, au moment où le roi est sorti.)

THÉODORE.

Auguste!

LA MÈRE.

Mon fils!

CAROLINE.

Mon frère!

AUGUSTE.

Ma mère! Grand Dieu! Ma chère Caroline! (*Il se jette dans les bras de sa mère et de sa sœur.*)

THÉODORE.

Voilà mon ouvrage.

(*Moment de silence.*)

LA MÈRE.

Reste, reste dans mes bras, mon fils.

THÉODORE.

Quel spectacle!

LA MÈRE, *à Théodore.*

Monsieur, que peut dire une mère à son fils qui la fait subsister?

AUGUSTE, *au désespoir de ce qu'il vient d'entendre.*

Que viens-je d'entendre! O ma mère! vous faites souffrir, vous faites mourir votre enfant.

(*Théodore s'éloigne doucement et sort par la même porte.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

C'est en vain que tu m'imposes silence; ton cœur généreux craint les témoins, et le mien les désire et s'en honore.

AUGUSTE.

Vous vous abaissez, ma mère. Ah! parlez-moi

de ce que je vous dois. Grand Dieu! qui peut jamais payer une mère?

LA MÈRE.

Un fils comme Auguste!

CAROLINE.

Un frère comme Auguste!

(*Ils se jettent encore une fois dans les bras l'un de l'autre, et il se fait un moment de silence.*)

AUGUSTE.

Ma mère! ma sœur! que nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Le roi... Ah! si vous saviez. Il m'a parlé de vous, ma mère; il m'a répété deux fois, avec une extrême bonté : « Je veux la voir, en« tends-tu? je veux la voir. » Il faut lui faire le récit de tous nos malheurs.

LA MÈRE.

Oui, mon fils, il faut l'instruire de tout. Nous avons été persécutés, nous avons tout perdu; mais nos cœurs, nos ennemis même, n'ont pas un seul reproche à nous faire.

AUGUSTE.

Nos ennemis!... Qu'ils tremblent.... Mais, ma mère, comme le regard du roi, ce regard unique, arrêteroit peut-être les expressions sur vos lèvres, mettez-vous à cette table, écrivez sans apprêt : votre sensibilité... Voilà le style qu'il faut : parlez beaucoup de mon père, de vos enfants..... Rien de moi.

LA MÈRE, *l'interrompant.*

Rien de toi, mon cher Auguste!

AUGUSTE.

Oh! non, rien, je vous en conjure : nommez ma sœur, mes pauvres frères ; peignez-lui comme sous notre humble toit, nous entourions son image, comme de jeunes cœurs s'enflammoient à son grand nom... Tout cela, comme le vôtre vous l'inspirera. Le vôtre... entendez-vous, ma mère, et soyez sûre que chaque ligne, chaque mot iront droit au cœur du monarque.

LA MÈRE.

Ah! mon fils, le sentiment qui comble l'âme peut-il s'exprimer ?

AUGUSTE.

Tout est là, tout est prêt; prenez cette plume et écrivez, ma mère. (*Il lui donne la plume et lui baise la main.*) Le ciel guida toujours cette main maternelle. (*La mère s'assied et se met à écrire ; Auguste conduit doucement sa sœur au coin de la scène, du côté opposé.*) Bonjour, ma chère Caroline. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus. Suis-je toujours ton cher Auguste?

CAROLINE.

Ah! toujours.

AUGUSTE.

Que font mes petits frères? Pensiez-vous quelquefois à moi, comme je pensois à vous?

CAROLINE.

Quand nous recevions de tes nouvelles, si tu avois pu nous voir, mon cher Auguste! nous nous rassemblions tous. Maman les lisoit, nous écou-

tions, nous faisions vingt fois recommencer maman, et ce n'étoit jamais assez pour nous ni pour elle.

AUGUSTE.

Je faisois de même en recevant vos lettres.

CAROLINE.

Quel heureux temps que celui où nous ne nous quittions jamais!

AUGUSTE.

Oui, ma chère Caroline. Te souvient-il de notre union fraternelle, de ces douces promenades du soir, autour de notre solitaire enclos? Mais à propos de tout ce qui nous est cher, n'y a-t-il pas encore quelqu'un dont nous aurions à parler?

CAROLINE, *en baissant les yeux.*

Quelqu'un?

LA MÈRE, *les regardant de temps en temps.*

Ces chers enfants!... ils s'aiment comme ils m'aiment... Heureuse mère!

AUGUSTE.

Autrefois, j'étois le confident de ma petite sœur.... Eh! lève donc tes grands yeux noirs, qu'on aime tant à voir.

CAROLINE, *avec embarras.*

Eh bien, mon frère?

AUGUSTE, *avec malice.*

Comment se porte mon ami Ferdinand?

CAROLINE.

Nous sommes partis sans l'avoir vu.

AUGUSTE.

Cela dut lui être bien sensible.

CAROLINE.

A moi aussi, mon cher Auguste.

AUGUSTE.

Je parie que dans ce moment-ci il pense à nous.

CAROLINE.

C'est qu'il s'imagine que nous parlons de lui.

AUGUSTE.

Il t'aime toujours?.... Tu baisses encore les yeux.... Est-ce qu'il n'en est rien?

CAROLINE.

J'en serois bien fâchée.... C'est un si honnête homme.

AUGUSTE.

Et qui mérite si bien le cœur de ma petite sœur.

CAROLINE.

Il le partage avec toi. Comment ne pas l'aimer? Il est si sensible; si compatissant.... Mon cher Auguste, le croirois-tu? Depuis nos malheurs, il est encore plus tendre, il m'aime encor davantage, il veut tout sacrifier.....

AUGUSTE.

Voilà comme agissent les bons cœurs.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE, *accourant par la porte du fond.*

Ah, mon ami! ah, madame! quelle nouvelle! Je suis hors de moi.

AUGUSTE.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MÈRE ET LA FILLE.

Comme il est saisi!

THÉODORE.

Écoutez-moi, mais surtout promettez-moi d'être tranquilles; voici le fait. J'étois occupé dans cette pièce voisine à lire les papiers publics, lorsque tout-à-coup un grand bruit s'élève dans la rue. J'y vole : que vois-je? une foule immense devant l'auberge de madame, des gens de loi, tout leur sinistre cortège.... Au même instant, ces mots, *sentence, fuite, saisie,* frappent mon oreille. Les cruels vous poursuivent jusqu'ici.

AUGUSTE.

Juste ciel!

LA MÈRE.

O mes enfants!

CAROLINE.

Voilà mes pressentiments.

THÉODORE, *frappant du pied d'impatience, et pleurant.*

Eh! non, non. Si j'avois des malheurs à vous apprendre, serois-je si tranquille?

CAROLINE.

Vous tranquille, monsieur! eh! vous êtes en larmes.

THÉODORE.

Mais, c'est votre faute, mademoiselle; pourquoi pleurez-vous tous? remettez-vous et écoutez-moi jusqu'au bout.

AUGUSTE.

Écoutons, écoutons, ma mère.

THÉODORE.

Au milieu de cette troupe maudite étoit notre brave hôtesse, qui crioit à tout le monde : « Arrê-« tez, arrêtez, que faut-il à la justice, à l'injustice? « de l'argent, des sûretés, toute ma maison? « Parlez, mon mari est instruit de tout, il se « charge de tout, il répond de tout. » L'époux arrive, sa femme se jette dans ses bras et lui crie : « O mon cher, mon bon mari, ne souffrez pas « qu'on outrage chez vous la veuve d'un brave « officier, qui ne vécut que pour nous défendre, « qui mourut en nous défendant, et dont les en-« fants nous défendront encore. Payons, mon « ami, c'est une dette sacrée, payons au nom de « la patrie. »

AUGUSTE, LA MÈRE ET CAROLINE.

Cœurs vertueux! cœurs sensibles!

THÉODORE.

Tout le monde est dans la consternation, et on attend en tremblant ce que va faire l'époux. « Je « dépose mille ducats, dit-il, et j'engage toute ma « fortune. Respectez la noblesse malheureuse, et « venez recevoir votre argent. » Tous les yeux versent des pleurs, mille cris répètent : « Vivent « les bons citoyens ! » Et soudain un nouveau bruit se fait entendre ; on écoute ; on regarde ; on fait place : arrive le père de l'État.

AUGUSTE.

Le roi ?

THÉODORE.

Lui-même ; il étoit déja instruit.

AUGUSTE, *avec un cri de joie.*

O ma mère !

THÉODORE.

Déja l'iniquité est sans pouvoir ; déja deux bons cœurs goûtent leur récompense, et vos bienfaiteurs, au milieu des acclamations, suivent le monarque en ces lieux.

LA MÈRE, *en prenant l'écrit qu'elle avoit laissé sur la table.*

Vérité ! tu vas approcher d'un roi.

THÉODORE, *tirant Auguste à part.*

Pour le coup, mon ami, je ne pouvois pas trouver une circonstance plus heureuse pour te forcer d'accepter mon argent. *(Il cherche son rouleau.)* Où est-il donc ?... Mais qu'est-ce que j'en ai

fait? (*Il cherche encore.*) Je ne l'ai pas laissé sur cette table....

AUGUSTE.

Que cherches-tu donc?

THÉODORE.

Mon rouleau.

LA MÈRE.

Quel rouleau?

(*On entend un grand mouvement derrière la scène.*)

AUGUSTE.

C'est le roi!

LA MÈRE ET LA FILLE, *en courant çà et là.*

Le roi, le roi.

AUGUSTE, *en poussant sa sœur dans la porte gauche qui reste entr'ouverte.*

Retire-toi, ma sœur.... Vous, ma mère, demeurez. Mais, pour dieu! un peu de fermeté.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, SUITE DU ROI *dans le fond.*

LE ROI, *en entrant.*

Si le foible eût toujours dû trembler et se voir accabler par le puissant, on n'auroit pas songé à faire des lois. Il n'y a point de foible, point de puissant où je règne. Mon pouvoir est pour les opprimés, et ma présence pour tous mes sujets. (*Il aperçoit la mère d'Auguste qui s'incline profondément. Il ôte son chapeau, le garde à la main, et*

s'avance vers elle. La suite reste dans le fond.) Que désirez-vous, madame ?

LA MÈRE, *tremblante.*

Sire.... votre majesté.... Les ordres de votre majesté.

AUGUSTE.

Sire, c'est ma mère.

LE ROI, *en la fixant.*

Vous aviez un brave homme pour époux, madame ; que puis-je faire pour sa famille ? (*La mère lui remet le placet, le roi le prend avec bonté et y jette les yeux, en fronçant le sourcil.*) Vous avez perdu votre bien par une faillite ?

(*Théodore, toujours occupé à chercher son rouleau, raconte bas son aventure aux pages.*)

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Le tribunal a déclaré votre débiteur insolvable ?

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Qu'est-il devenu ?

LA MÈRE.

Il vit dans l'opulence.

LE ROI, *s'avançant d'un air terrible.*

Qui est le misérable qui a jugé ?

LA MÈRE.

Sire, le même qui me condamne aujourd'hui à payer ce que je ne dois point.

LE ROI *marche avec agitation, et froissant le placet entre ses mains, il dit à un officier de sa suite :*

Approchez.... (*Changeant d'avis, il dit brusquement à Auguste :*) Non, toi, écris. (*Il s'arrête un moment.*) Sont-ils mariés, ces gens-là?

(*L'inquiétude se lit sur tous les visages.*)

LA MÈRE.

Sire, ils ne le sont ni l'un ni l'autre.

LE ROI, *avec un mouvement de joie vivement marqué.*

Écris.... (*Auguste met un genou à terre auprès de la table, regarde le roi avec une contenance assurée, et attend ce qu'on va lui dicter.*) J'ordonne que tous les créanciers du faux négociant.... (mets les noms) soient payés à l'instant avec les intérêts des intérêts, en commençant l'opération par le capital du juge. (*Tous les assistants donnent des marques de joie.*) Qu'on porte cet ordre au chef de la justice. (*Un officier le reçoit et part.*)

(*La mère et la fille, ainsi qu'Auguste, sortent leur mouchoir et essuient leurs armes. Auguste, en tirant le sien, laisse tomber un rouleau.*)

AUGUSTE.

O ma mère! voilà de bonnes larmes.

THÉODORE, *étourdiment, voyant tomber le rouleau entre le roi et Auguste.*

Mon rouleau!

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, *bas.*

Son rouleau!

LE ROI.

Qu'est-ce? (*Il se met devant Théodore qui veut ramasser le rouleau.*)

THÉODORE.

Sire... (*Bas.*) Que dirai-je? (*Haut, en balbutiant.*) Votre majesté.... (*Bas, à Auguste.*) Tu l'as donc trouvé, et tu ne me le dis pas.

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, *bas.*

Il a pris son rouleau.

(*La mère pâlit.*)

AUGUSTE, *chancelant et tombant sur un genou.*

Je me meurs.

LA MÈRE, *avec un cri, n'osant aller à son fils de peur de manquer de respect au roi.*

Auguste, ô mon malheureux fils!

LE ROI, *à la mère.*

Eh bien! eh bien! par respect pour moi, madame, vous laissez mourir votre enfant... (*Il court à Auguste, le soutient et le relève avec la plus grande bonté.*) Auguste, Auguste.

AUGUSTE, *revenant à lui.*

O mon maître!... O mon dieu tutélaire! (*avec le cri de la vérité*) je suis innocent.

LE ROI, *avec attendrissement et lui serrant la main.*

Je le sais, mon ami.

THÉODORE, *au désespoir.*

Étourdi que je suis!

LE ROI, *faisant relever Auguste sur qui il pose une main protectrice.*

Qui est-ce qui ose accuser cet enfant?

THÉODORE, *tremblant.*

Sire...

LE ROI.

Que parliez-vous de rouleau?

(*Auguste lève sur le roi un œil reconnoissant.*)

THÉODORE.

Sire...

LE ROI, *brusquement.*

Eh bien?

THÉODORE, *n'en pouvant plus.*

Sire, j'en avois un, je l'avois offert à mon ami... Il l'a refusé... Je... je...

LE ROI, *plus brusquement encore.*

Eh bien?

THÉODORE, *précipitamment.*

Je l'ai mis dans sa poche.

LE ROI.

Vous l'avez mis dans sa poche!

SCÈNE IX.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE; SUITE DU ROI *dans le fond.*

CAROLINE *ouvre la porte avec violence, traverse et s'élance vers son frère.*

Mon frère, ma mère, pardon, sire.... mais il s'agit de l'honneur de mon frère... Le voilà, votre rouleau. C'est moi qui l'ai trouvé sur un fauteuil dans ce salon : prenez, monsieur, prenez votre argent, et n'exposez pas, ne perdez pas mon frère.

THÉODORE, *transporté, sans prendre le rouleau, s'adresse à toute la suite du roi, et surtout aux pages.*

Messieurs, vous l'entendez... Auguste est innocent. *(Au roi.)* Grâce, sire, grâce. Mon ami étoit livré aux soupçons; je ne savois ce que je disois, ce que je faisois; je ne sentois que la peine de mon ami. Votre majesté peut me faire punir; mais mon cœur vaudra toujours mieux que ma tête.

LE ROI, *en retenant un souris.*

Ceci s'examinera, monsieur. *(Il se tourne vers Auguste.)* Auguste.... tantôt, quand tu dormois sur cette chaise.... *(Auguste baisse les yeux.)* quel papier tenois-tu à la main?

AUGUSTE.

La lettre de ma mère.

(*Théodore fixe souvent Caroline; il craint de lui avoir déplu.*)

LE ROI, *avec bonté.*

Si je l'avois lue, tu me le pardonnerois, je pense.... Quand on place si bien son argent, ce n'est pas trop d'un témoin..... et pendant ton songe... ne croyois-tu pas que le ciel t'envoyoit cent ducats?

AUGUSTE, *jetant un regard sur sa mère.*

Ah! sire.

LE ROI.

Eh bien! c'est moi qu'il a chargé de te les remettre. Voilà, messieurs, toute l'énigme. Les modestes vertus de cet enfant devroient servir d'exemple à ceux qui l'accusoient. (*Théodore court à son ami et l'embrasse.*) Faites venir ce brave homme et sa femme. (*A la mère.*) Combien avez-vous d'enfants, madame?

LA MÈRE.

Sire, cinq fils et une fille.

LE ROI.

J'aurai soin des vôtres. Je vois que vous leur parlez souvent de leur père... Avez-vous fait un choix pour cette demoiselle?

(*Théodore fait un pas en avant.*)

LA MÈRE.

Sire, son cœur avoit choisi; mais nos malheurs et le peu de fortune du futur..

LE ROI.

Qu'elle l'épouse et qu'il serve; le reste me regarde.

THÉODORE, *à part.*

Adieu, mon mariage.

SCÈNE X.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, PHLIPS ET SA FEMME; SUITE DU ROI, *dans le fond.*

LE ROI, *à Philips et sa femme.*

APPROCHEZ.... Venez, madame : l'action que vous venez de faire ne me surprend pas; je sais que ce n'est pas la première.

PHLIPS ET SA FEMME.

Ah! sire...

LE ROI.

Je vous confie tous les biens de mes maisons de charité... Il faut un honnête homme pour remplir cette place, et personne ne la mérite mieux que vous. Théodore, je vous donne une cornette dans mes gens-d'armes. Auguste, je double ta pension, et mon frère t'accorde une lieutenance dans son régiment; tu es bon fils, tu seras brave comme ton père, et tes vertus te rendent digne de servir sous

un tel général. (*A la mère.*) Adieu, madame... Je vous remercie d'être bonne mère.

(*Il sort.*)

TOUT LE MONDE *entoure le roi, en s'écriant :*

Ah! le bon roi! le grand roi! le bon roi!

(*La suite du roi sort avec lui.*)

FIN DES DEUX PAGES.

